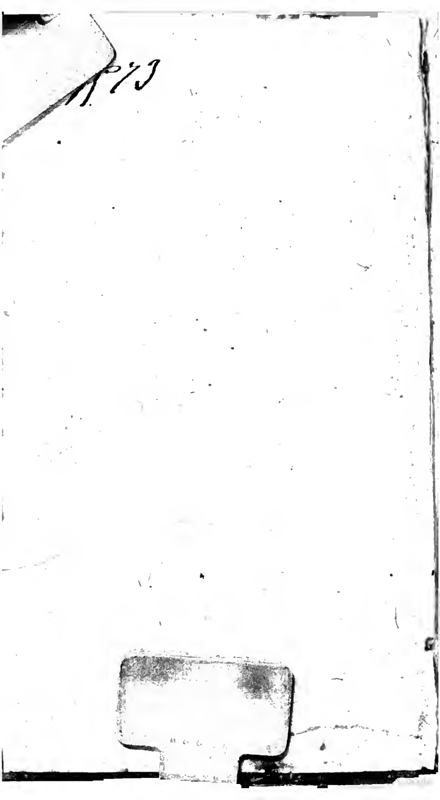








LETTRES

SUR

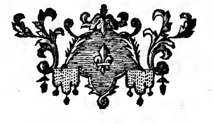
L'ÉDUCATION.

LETTRES
SUR
L'EDUCATION.

Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diù ....

HORAT. *Ep. Lib. I. Ep. ij.*

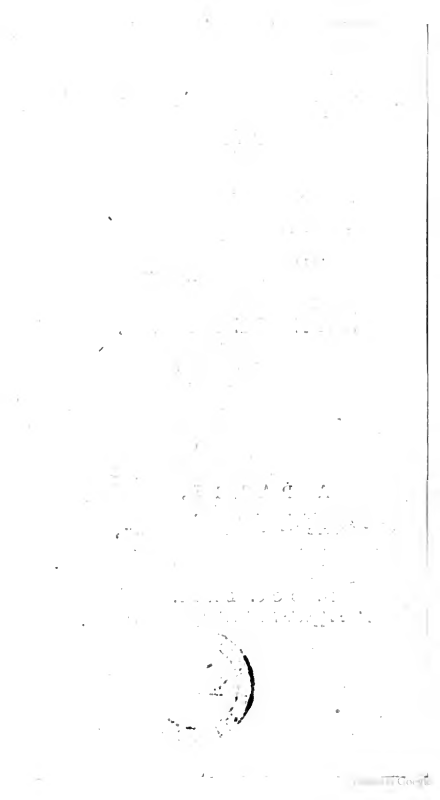
TOME SECOND.



A PARIS,
Quai des Augustins,
Chez CLAUDE JEAN-BAPTISTE BAUCHE,
Libraire, à l'Image sainte Génevieve &
à saint Jean dans le désert.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.





LETTRES SUR L'EDUCATION.

LETTRE XXXI.

De l'Homme encore enfant, considéré vis-à-vis des autres enfans.

Des Rapports ou Accusations.

HEUREUX les parens & les maîtres qui ſavent lire dans le grand livre de la Nature, dont les caracteres ſont autant de chiffres pour les hommes ordinaires!

Dans l'*enfance* ils ſont ſi foi-

bles & ſi déliés, qu'à peine les apperçoit-on.

Dans la *vieilleſſe*, ils ſont uſés, effacés, ou du moins altérés; on ne les reconnoît plus.

L'*âge mitoyen* eſt le ſeul dans lequel les traits ſoient bien marqués par les grandes *paſſions*; mais l'*adreſſe* les déguiſe, & ſouvent les dérobe à la pénétration; le grand talent eſt de ſavoir les démêler, quels que ſoient les obſtacles, & ce talent eſt ſurtout néceſſaire dans les premiers inſtans de notre vie; tems où ſe prennent des habitudes qui ne ſe perdent plus.

Celle, par exemple, que l'on contracte à cet âge de faire ce

que l'on appelle des *rapports*, eſt dès lors d'une conſéquence bien dangereuſe, & le devient encore plus dans la ſuite, lorſque les jeunes gens ſont jettés dans le tourbillon du monde & de la ſociété.

Le ſervice que l'on peut tirer de ces ſortes de délations n'eſt pas comparable aux inconvéniens de rancune, de haine, de vengeance qu'elles entraînent néceſſairement, & que les jeunes gens conſervent quelquefois toute leur vie.

Mais comme (en bonne police) on eſt obligé, pour être inſtruit de tout, de ſouffrir les délateurs, & même de les récom-

penser, on ne sauroit blâmer les Supérieurs qui font usage de ce moyen pour être éclairés sur beaucoup de faits qu'ils ignoreroient sans cette précaution.

Il s'agiroit seulement, pour les écouter ou les rejetter, pour les louer ou les mépriser en connoissance de cause, d'examiner 1°. quel est l'objet de l'accusation, 2°. le motif qui détermine à la faire, 3°. la maniere dont on la fait, 4°. ce que l'on espere de l'avoir faite.

Par rapport à l'*objet*, il intéresse le bon ordre en général, ou seulement l'intérêt personnel & particulier de celui qui parle.

Ce qui trouble l'*ordre public*

& général mérite toujours, ſans doute, la plus grande attention. Mais eſt-il bien croyable que ſi l'ordre général eſt bien établi, que ſi, pour le maintenir, les meſures ont été bien priſes, tout ce qui peut le troubler, échappe dans un College, dans une Communauté, dans une Penſion; moins encore dans une maiſon particuliere, aux yeux attentifs, prépoſés pour le ſurveiller?

S'il ne s'agit que de *petits intérêts*, que d'objets *perſonnels* & particuliers, & ſur-tout de l'intérêt de celui qui parle, il y a preſque toujours d'aſſez bonnes raiſons de ſe tenir en garde, & d'examiner les choſes de très-près.

Quant au *motif*, il ſe déçele dans tous les intérêts même dont on vient de parler ; c'eſt aux Maîtres à le pénétrer, pour mettre à l'accuſation le prix qu'elle vaut.

La *maniere* dont on la fait, noble ou baſſe, ouverte ou cachée, avec regret ou bien avec une joie maligne, ajoute encore beaucoup à l'opinion que l'on doit prendre de l'accuſateur, de l'accuſation & des fautes de l'accuſé, & décelle la trempe du caractere de celui qui la fait.

Ce qu'il paroît enfin en eſpérer, d'uſurper une récompenſe qu'il ne mérite pas, ou d'éviter un juſte châtiment, met le dernier ſceau au jugement que l'on

doit porter de l'accuſateur & de ſes bonnes ou mauvaiſes inclinations.

Il ne faut pas en un mot fermer les canaux par où la vérité peut arriver juſqu'à ceux qui inſtruiſent : mais on ne ſauroit les nétoyer avec trop de ſoin, ſi l'on veut en reconnoître la ſource, & que le vrai parvienne au Maître dans toute ſa pureté.



LETTRE XXXII.

De l'Ingratitude & des Promeſſes que l'on fait légérement.

JE vous l'ai déja dit, mon cher Comte, & *la Bruyere* l'avoit dit avant moi, les enfans ſont des hommes en petit; mais ce ſont des *hommes*. Ils ont en eux le germe de toutes les qualités bonnes ou mauvaiſes; elles n'ont plus qu'à ſe développer; on en voit une preuve aſſez ſinguliere dans les petits ſervices qu'ils ſe rendent réciproquement.

Comme l'intérêt & la vanité ſont des paſſions bientôt éclo-

ses, l'*ingratitude* est l'un des premiers défauts que les enfans remarquent dans leurs camarades, & qu'ils leur reprochent. On n'avoit souvent obligé que dans l'espérance du retour; & l'amour-propre est blessé d'avoir été trompé. Les enfans le sentent comme les autres; & le mot d'*ingrat* n'est pas le dernier qu'ils apprennent & qu'ils prononcent avec vivacité.

Il faut en prendre occasion de leur faire observer que ce défaut seroit en eux bien criminel & bien remarquable, puisqu'ils le trouvent si frappant & si répréhensible dans les autres.

Qu'ils ne doivent jamais manquer à la reconnoissance; mais

qu'il ne faut pas toujours accuſer ni ſoupçonner les autres de n'en point avoir.

Que les ames vraiment nobles & généreuſes ſont celles qui trouvent le moins d'*ingrats*, parce qu'elles obligent avec le plus de déſintéreſſement.

Que ſouvent l'ingratitude ne ſe meſure pas (de la part de ceux qui s'en plaignent) à l'importance des ſervices & des bienfaits, mais à l'intérêt qui les avoit occaſionnés, & au prix que le bienfaiteur y avoit lui-même attaché.

Qu'en un mot, les belles ames diſpenſent volontiers les autres de la reconnoiſſance; mais qu'el-

les-mêmes ne s'en croient jamais affranchies.

Je finirai cette lettre par un article qui tient naturellement au précédent, & qui, chez les enfans mêmes, n'eſt pas moins intéreſſant. Je veux parler des *promeſſes* que l'on fait légérement, & des *engagemens* que l'on contracte avec trop de facilité.

La légéreté des promeſſes *verbales* & l'imprudence des engagemens *par écrit* ne proviennent pas toujours de ce que l'on en ignore les conſéquences : elles naiſſent ſouvent de la vanité, qui veut perſuader le pouvoir de les acquitter, tandis que la ſu-

percherie médite la bassesse d'y manquer.

On ne sauroit donc trop soigneusement avertir les jeunes gens (les enfans même du premier âge, car ils ont entr'eux leurs petits traités à part), que, comme il est de l'honneur & de l'honnêteté de tenir sa parole avec la plus scrupuleuse exactitude, on ne sauroit observer, en s'engageant, trop de sagesse & de précaution.

Insistons (sur-tout) sur les promesses *verbales*, qui sont d'autant plus sacrées, qu'elles ne donnent aucun titre apparent à celui qui en réclame l'effet, quoique de notre part l'engagement

ſoit d'autant plus formel, que dans ce cas l'on a compté davantage ſur notre honneur & ſur notre probité.

Toutes ces choſes, me direz-vous peut-être, ſont bien fortes pour un âge auſſi tendre ; & moi je vous répondrai (mon cher Comte) qu'il y auroit ſouvent plus de raiſon, plus de juſtice & moins d'inconvéniens à traiter les *hommes* comme s'ils étoient encore *enfans*, qu'à ne pas regarder les *enfans* comme étant déja des *hommes*.



LETTRE XXXIII.

Des Préventions & des Prétentions.

QUELQUES réflexions ſur les *préventions* qui ſont ſi communes dans la ſociété, & ſur les *prétentions* qui le ſont encore plus, vous paroîtront peut-être ici déplacées. Croyez cependant, mon cher Comte, que ces défauts, quoique plus particuliers aux hommes faits, percent déja dans la jeuneſſe, & même dans l'enfance; ce ſont les enfans qui changent, & non les inclinations.

Les *préventions* paroiſſent d'a-

bord ne devoir attirer & fixer quelque attention que dans ceux qui ſont, par état, en droit de prononcer. Or les jeunes gens ne jugent rien, ne décident de rien, ou du moins ne le doivent pas. Cette matiere eſt donc étrangere à l'Education. J'ai répondu d'avance à cette objection : les hommes ſont les mêmes à tous les âges ; il n'y a que les objets à changer.

La *prévention*, ce défaut de l'*eſprit*, qui fait tant de tort au *cœur*, ſans y prendre toujours ſon origine, doit être d'autant plus ſoigneuſement évitée, que, ne fût-il qu'un défaut de *juſteſſe*, il ne nous fait pas moins com-

mettre des *injustices* très-répréhensibles.

Ce que les *préventions* ont en *défaut*, les *prétentions* nous le donnent en *ridicules*.

Elles affoiblissent les droits réels les mieux établis ; elles ne sont pas même justifiées par les talens, puisqu'elles en diminuent le mérite & l'autorité ; elles offensent les autres, parce qu'elles les humilient, & ne donnent rien de plus à celui qui les a ; & c'est un avantage d'autant moins desirable, qu'il n'y a personne qui ne soit en état de se le procurer. Ce sont les *richesses imaginaires du fou d'Athenes* ; & si nous les supposons bien fondées,

dées, ce ne ſont plus des *prétentions ;* elles changent de nom, ce ſont des *droits.*

Enſeignons donc aux jeunes gens à ne jamais affecter de vouloir l'emporter en tout, ou plutôt en rien, dans le travail, dans la converſation, dans les jeux mêmes, dès que l'on peut y faire briller de l'adreſſe ou de l'eſprit. Ne voyons-nous pas que dans un concert bien compoſé les inſtrumens n'accompagnent bien la voix qu'autant qu'ils ne la couvrent pas, & qu'ils viennent même à ſon ſecours, lorſqu'elle eſt menacée de quelque altération. Invitons les jeunes gens à cette adreſſe obligeante, à cette ha-

bile attention dans le concert de la ſociété la plus agréable de toutes les harmonies, & la plus précieuſe à conſerver.

LETTRE XXXIV.

Principes généraux, ſervant d'introduction à la culture de l'Eſprit.

QUOIQUE je ſente, mieux que qui que ce ſoit, toutes les difficultés & toute la délicateſſe de la portion de l'Education qui a rapport au *cœur*, je vous avoue, mon cher Comte, que je l'abandonne à regret pour vous entretenir de ce qui regarde la culture de l'*eſprit*; mais je n'ai point en-

tendu faire un traité complet ſur la morale, ni ſur tout autre objet ; & quand je pourrois tout approfondir, je ne voudrois pas tout épuiſer : on tire (ce me ſemble) plus de gloire des penſées que l'on fait naître, que de celles que l'on écrit.

Permettez que j'en place ici quelques-unes, qui ſeroient moins bien dans tout autre endroit, parce qu'elles ſont ſingulierement applicables aux études que l'on fait faire aux jeunes gens.

On ne ſauroit imaginer combien nuit à leur avancement la certitude des avantages & des agrémens que peuvent leur

procurer une naiſſance diſtinguée, une fortune opulente, de puiſſantes protections : cette certitude, fatale à leurs progrès, & qu'ils ſavent très-bien ſaiſir, arrête tous les efforts qu'ils pourroient faire pour ſe procurer par eux-mêmes ces ſortes d'avantages, ou du moins ceux qui les remplacent.

Laiſſons donc, autant qu'il ſera poſſible, ignorer aux enfans *ce quils ſont, ce qu'ils ont, ce qu'ils peuvent :* mettons-les dans la néceſſité d'acquérir ce qu'ils croiront leur manquer, & ne penſons pas que ce ſoit les décourager ; ce ne ſont pas les peines que l'on prend qui découragent, c'eſt leur inutilité.

LETTRES XXXV.

Diſtribution de la culture de l'Eſprit.

J'AI cru devoir faire une diſtinction (eſſentielle *à mes yeux*) entre les différentes ſortes d'Educations. J'en ai fait en conſéquence le partage & la diſtribution, relativement à la différence des perſonnes & des lieux. Ne pourroit-on pas ſe conformer aux mêmes principes, par rapport à la *culture de l'eſprit* ou de l'entendement humain, partie d'autant plus précieuſe de notre exiſtence, qu'elle nous guide ſur le prix & ſur l'uſage de toutes les autres?

Cette diſtribution pouroit être fondée ſur les parties mêmes qui compoſent l'entendement humain, l'*imagination*, la *mémoire*, & le *jugement*.

Je ſais que dans l'ordre moral, & relativement aux degrés d'importance & d'utilité, le jugement ſeroit à la premiere place, la mémoire à la ſeconde, l'imagination à la derniere.

Mais comme il n'eſt pas moins vrai que pour juger, il faut comparer; que pour comparer, il faut connoître; que pour connoître, il faut avoir reçu l'impreſſion des ſens,... il arrivera néceſſairement que ſi l'on conſidere les choſes dans l'ordre na-

turel, l'imagination obtiendra la premiere place, la mémoire la ſeconde, le jugement la derniere, non aſſurément dans l'ordre de dignité, mais dans celui des dates & des tems deſtinés aux différentes époques de l'Education.

La nature même paroît indiquer celui qu'il faut ſuivre dans l'Education, relativement aux différens âges.

Comme l'*enfance* ſe frappe d'abord par les ſens, il faut l'inſtruire par les objets ſenſibles, ſoit que ces objets ſoient offerts en nature, ſoit qu'on les leur préſente par l'imitation, qui les multiplie en les repréſentant.

Quelques années de plus met-

tront les jeunes gens à portée de s'inſtruire par les *faits*, de les ſaiſir, de les retenir, de les raconter; mais le talent d'en faire l'application & d'en tirer les conſéquences, n'appartient qu'à la derniere époque de l'Education, c'eſt-à-dire, au *jugement.*

C'eſt alors que l'on a fait par les ſens & retenu par la mémoire une aſſez bonne proviſion d'idées, & des manieres différentes de les exprimer, pour être en état de les comparer & de les juger.

Lorſque je ſépare ainſi l'imagination, la mémoire & le jugement, ce n'eſt pas que ces trois facultés ne puiſſent agir enſemble,

ensemble ; mais il se présente rarement des occasions de les exercer toutes trois à la fois. La force ou la foiblesse de l'âge doit les faire employer successivement, & en proportion de l'effet que naturellement elles doivent produire, relativement aux dispositions de ceux à qui les objets sont présentés. Il n'est point de science qui ne renferme des *images* sensibles qui doivent frapper, des *faits* intéressans qui doivent être retenus ; des *objets* difficiles, capables d'exercer le jugement. L'art est de ne prendre dans chaque science, dans chaque matiere, que ce qu'il faut

pour le moment & pour l'âge, & de ſavoir les préſenter ſous la forme convenable aux éleves que l'on veut former; tout cela demande des progreſſiions fines & délicates, & ces progreſſions exigent de l'*étude* & de la *réflexion* fort au-deſſus des enfans, qui, communément, ne doivent point aimer l'une, & ne ſont pas capables de l'autre : c'eſt donc aux Maîtres à penſer pour eux.

On obſervera ſur-tout de ne point les faire paſſer des objets *métaphyſiques* aux objets *phyſiques* & ſenſibles; ce ſera au contraire en paſſant par les choſes qui tombent à chaque inſtant ſous les ſens, que les jeunes gens

s'eleveront peu-à-peu juſqu'aux objets purement *intellectuels*, comme on voit à la mort l'ame ſe dégager des voiles extérieurs qui l'enveloppent, pour s'élever au ſéjour du bonheur & de la vérité.

Sans cette gradation conforme à la nature, on s'expoſeroit (par la maniere dont on enſeigneroit aux enfans ce qu'ils ne doivent & ne ſauroient encore apprendre) à les dégoûter de tout ce que l'on auroit enſuite envie de leur enſeigner. Le peu de fruit des leçons ne vient pas toujours de leur ſéchereſſe & de leur difficulté, mais de ce qu'elles ſont déplacées.

LETTRE XXXVI.

Culture de l'Esprit.

1°. *De l'Imagination.*

L'*Esprit humain*, au milieu des courſes rapides qu'il fait dans les vaſtes régions de l'*imagination*, prête une *ame* aux choſes les plus inſenſibles, & donne un *corps* aux intelligences mêmes.

La *raiſon*, qui voit les objets tels qu'ils ſont, cede à la Métaphyſique le ſouffle ſubtil qui l'anime, & laiſſe la Phyſique en poſſeſſion des corps qui lui appartiennent.

En ſpiritualiſant toutes choſes, tout s'évapore & nous échap-

pe. En donnant aux intelligences les propriétés de la matiere, on étouffe le feu céleſte, on rompt le reſſort de l'imagination. Le vrai ne ſe trouve jamais dans les extrêmités ; ſon empire eſt au centre.

Le talent de l'Education, relativement à l'*imagination*, c'eſt de l'animer ou de la faire naître dans ceux qui n'en ont pas aſſez ; c'eſt de l'enchaîner dans ceux qui en ont trop.

On parle à l'imagination par les objets ſenſibles qu'on lui préſente ; & ces objets peuvent lui être offerts de trois différentes façons ; 1°. en nature, 2°. par images peintes, 3°. par des deſ-

criptions ſi vives & ſi vraies, que quoiqu'elles ne ſoient qu'une copie de l'image, on les croiroit la choſe même : c'eſt en quoi ſur-tout excelle la *Poéſie*, qui, par la ſublimité de ſon langage, a mérité d'être appellée la langue des Dieux.

La *Poéſie* eſt une choſe d'un ſi grand uſage dans la lecture & dans la ſociété, qu'il n'eſt guere poſſible de la laiſſer ignorer aux jeunes gens. Reſte à examiner, avant de la leur permettre, quels en ſont les *avantages* & les *inconvéniens*, tant à l'égard du cœur, que relativement à l'eſprit.

Les avantages de la *Poéſie*,

par rapport au *cœur*, peuvent être d'élever l'ame & de l'attendrir ſur le ſort des malheureux, de lui inſpirer même l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, en ſuppoſant que le Poëte n'ait fait uſage des reſſources de l'imagination, que pour envelopper, ſous des images agréables, les bons principes qu'il a voulu, ou dû vouloir inſpirer.

Les avantages de la *Poéſie*, par rapport à l'*eſprit*, ſont de lui donner de l'étendue, de l'élévation, du reſſort, de l'agrément.

Les inconvéniens pour le *cœur* pourroient être, ſi le Poëte avoit abuſé de ſes talens, d'amollir

l'ame par des images dangereuſes.

Pour l'*eſprit*, d'altérer le goût par le défaut de juſteſſe & de préciſion.....

Dans les *idées*, en donnant pour les fictions un goût trop vif, & capable de nuire à l'amour du vrai.....

Dans le *ſtyle*, en l'accoutumant à des expreſſions figurées, contournées, peu exactes, dont on ſe contente dans la Poéſie, par indulgence pour la *contrainte*, & en faveur de la *grace*, qui prend toujours un peu ſur la *juſteſſe*; mais dont la Proſe n'a pas le droit de ſe contenter, parce qu'elle n'a ni les mêmes agré-

mens à faire valoir, ni les mêmes excuſes à donner.

LETTRE XXXVII.

Suite de ce qui peut avoir rapport à l'Imagination.

TOUT eſt compenſé dans le monde; tout peut être balancé; les excès ſeuls ſont à craindre.

Interdire aux jeunes gens la *lecture des Poëtes*, ce ſeroit augmenter ou faire naître en eux un plus grand deſir de les connoître; & comme ils ſe déroberoient dès-lors pour cette lecture aux regards des ſurveillans, & que par conſéquent on ne ſeroit plus à portée de les guider

ſur le choix, les *paſſions*, ou tout au moins les *illuſions* de l'âge, ne manqueroient pas de leur conſeiller les plus dangereux. Il eſt donc infiniment plus ſage de leur en faire lire ſoi-même, afin de conſerver le droit de guider leur imagination, & de s'aſſûrer de la pureté des objets.

Il en eſt de même de la connoiſſance de la Fable ou *Mythologie* ; Elle eſt ſi fort uſitée dans tous les talens agréables, qu'il n'eſt poſſible, ni de la laiſſer ignorer aux jeunes gens, ni de leur en défendre l'uſage dans les ouvrages d'agrément qu'ils pourroient produire par eux-mêmes. Il ne faut que les conduire en

cela de maniere à laiſſer leur eſprit s'orner & s'inſtruire, ſans que ce ſoit au préjudice des mœurs.

Il faut, pour cela, que le *choix des Poëtes*, dont on permettra la lecture aux jeunes gens, ſoit dirigé par la vertu, par la raiſon & par le goût.

Par la *vertu*, pour que les images licencieuſes ne l'offenſent pas.

Par la *raiſon*, pour que les préceptes ſoient ſages, ſans être froids; & poétiques, ſans être déraiſonnables.

Par le *goût*, pour que les idées, les images & les expreſſions aient de la nobleſſe & de la fineſſe,

de la délicateſſe & de la vérité.

Quant au *talent pratique de la Poéſie*, il peut être, ou l'effet d'une impulſion vive & involontaire; & c'eſt ce qui fait en ce genre les *gens de génie*, mais en petit nombre, cette impulſion étant réſervée aux ames privilégiées,... ou bien c'eſt ſeulement l'effet d'une manie d'imitation; & c'eſt ce qui fait tant de *Verſificateurs* qui ne ſont pas *Poëtes*.

Dans le cas de la premiere de ces diſpoſitions je ne voudrois point la contraindre entierement; je veillerois ſeulement à la renfermer dans les bornes raiſonnables, & ſur-tout à la diriger vers les objets utiles, afin de

l'écarter des emplois frivoles ou dangereux.

A l'égard de ceux qui, si j'ose ainsi m'exprimer, ne sont *Versificateurs* que par contagion ou par la sotte prétention de faire de tout, je les corrigerois par le ridicule même attaché naturellement à ces sortes de petitesses & de prétentions.

En général, on ne devroit enseigner de la *Poésie* que les connoissances nécessaires à l'homme du monde, à l'homme de goût, au galant homme; & ces connoissances doivent plutôt avoir pour objet de mettre les jeunes gens en état de *juger* de ces sortes d'ouvrages, que d'en *faire*,

Renfermés dans ces limites (que la raiſon preſcrit), les éleves qui n'auront aucune diſpoſition à devenir *Poëtes*, ſauront aſſez de ce qu'il ne faut pas qu'ils ignorent; une plus longue inſtruction ne feroit que leur faire perdre un tems précieux.

Et par rapport à ceux que la nature a décidé *Poëtes*, ils ſe formeront aſſez d'eux-mêmes dans une carriere où le génie les entraîne, ſans leçons & ſans Maîtres; il ne faudra que les ſuivre de l'œil, pour empêcher qu'ils ne s'égarent, & qu'ils ne s'expoſent au danger d'y perdre leur fortune, leur gloire & leur tranquillité.

LETTRE XXXVIII.

Culture de l'Eſprit.

2°. *De la Mémoire & des Connoiſſances qui méritent de l'occuper.*

QUEL que ſoit le plus ou le moins de *mémoire* que l'on poſſede, il me ſemble que l'on ne ſauroit trop s'attacher à la remplir d'objets intéreſſans, & d'un uſage fréquent dans le cours ordinaire de la vie ; car enfin les enfans ne le feront pas toujours, & *l'Education eſt moins faite pour l'âge dans lequel on la donne, que pour les tems ultérieurs auxquels les hommes ſont cenſés devoir parvenir.*

Si la mémoire eſt facile & ſûre (comme on en connoît un aſſez grand nombre), il ſeroit triſte d'employer un talent auſſi marqué à des choſes purement frivoles & ſuperflues; je n'ajoute point dangereuſes; les maîtres ſeront incapables de le permettre ou de le laiſſer échapper.

Si la mémoire eſt ingrate & retient difficilement, pourquoi le peu que l'on poſſede d'un talent auſſi utile, ſeroit-il profané, perdu en acquiſitions qui ſeront un jour de toute inutilité, & que peut-être même il faudra bannir, pour faire place à des connoiſſances utiles qu'elles contrarient?

Enviſagée

Enviſagée comme un don de la nature, ou comme un préſent de l'art, ou, ſi l'on veut, comme une acquiſition, la mémoire eſt un tréſor ſi précieux, que l'on ne ſauroit l'employer avec trop de ſageſſe, ni le conſerver avec trop de ſoin. Il ne faut donc le remplir que de connoiſſances néceſſaires, utiles, agréables, toujours relatives au degré d'attention qu'elles méritent, relativement à nos beſoins : placer dans la mémoire d'autres objets, ce n'eſt point l'enrichir, ce n'eſt pas l'orner; c'eſt la charger.

Après ces réflexions générales ſur l'une de nos facultés qui contribue le plus à nos ſuccès,

je vais faire (mon cher Comte) quelques obſervations plus particulieres ſur les connoiſſances néceſſaires, utiles ou ſeulement agréables, auxquelles on doit l'employer. Toutes celles qui n'auroïent pas pour objet de nous inſtruire ſur les moyens de conſerver notre *ſanté*, notre *honneur* & nos *biens*, me paroîtroient au moins ſuperflues.



LETTRE XXXIX.

Suite de la Mémoire.

Des connoiſſances qui ont rapport à la ſanté.

CE ſeroit, ſans doute, une choſe fâcheuſe pour beaucoup de vertus & de qualités, & ſingulierement pour le *courage* & pour la *force*, qu'un trop grand amour de la vie, un ſoin trop recherché de la *ſanté*, & de trop vives allarmes ſur de légeres indiſpoſitions, provinſſent des connoiſſances même que l'on auroit voulu donner aux jeunes gens pour la conſervation de cette portion eſſentielle de leur exiſtence.

Mais il faut avouer auſſi que c'eſt une choſe aſſez ſinguliere que l'on nous enſeigne de ſi bonne heure la ſtructure du *ciel* & de la *terre*, & que l'on nous laiſſe ignorer celle de notre individu ; que nous ſachions ſitôt la poſition des *poles*, & que nous ignorions une partie de notre vie, celle de notre *poitrine* & de notre *eſtomac*.

Quelques *élémens d'Anatomie* feroient-ils déplacés dans l'Education, où l'on fait entrer comme importantes tant de choſes frivoles, ou d'un uſage extrêmement rare & borné, quelquefois même des choſes qu'il faut oublier, & que ſouvent le monde rectifie à nos dépens.

Nous avons dans le livre de M. Pluche, intitulé le *Spectacle de la Nature*, & dans un autre, qui a pour titre, *Elémens d'Anatomie*, faits par un homme de goût en faveur des jeunes gens, quelque chofe de mieux qu'un fimple effai de ce que je prends la liberté de confeiller ici : mais ces bons ouvrages ne font pas des *livres claffiques*, & je ne fais pourquoi, tandis que l'on en voit tant d'autres à fupprimer.

LETTRE XL.

Suite de la culture de l'Esprit.

2°. Des connoiſſances relatives à la conſervation de l'honneur.

LES connoiſſances les plus néceſſaires ſont, ſans contredit, celles qui intéreſſent la conſervation de notre *vie*, de notre *honneur* & de nos *biens*.

Mais dans le ſens phyſique & dans l'ordre naturel (ſur lequel il faut d'abord régler celui de nos études & de nos connoiſſances), nos biens ſont moins précieux que notre honneur & notre vie.

Je placerois donc en premier

lieu au rang des connoiſſances les plus eſſentielles, celles qui regardent l'honneur & la ſanté.

Combien ne ſeroit-il pas intéreſſant, par rapport à l'*honneur*, de faire comprendre aux jeunes gens ce que l'on doit entendre par ce mot, ſujet dans le monde à tant de fauſſes interprétations : en quoi il conſiſte, ce qui peut le bleſſer *activement* ou *paſſivement*, c'eſt-à-dire, ſoit que l'on ait eu l'imprudence d'attaquer celui des autres, ſoit que le nôtre ſoit attaqué ; ce qui peut enfin en ce genre rétablir ou réparer, nos *dommages* ou *fautes*.

L'*honneur* eſt la conſidération

extérieure attachée à la pratique de la vertu: *les honneurs*, qu'il faut bien distinguer de l'honneur, ne sont pas toujours le prix du mérite & de la vertu; mais la *bonne réputation* en est toujours la récompense, comme la honte & le mépris public en sont le châtiment.

Apprenons au surplus aux jeunes gens à ne pas confondre l'honneur, qui n'éleve sa voix que pour la conservation des droits de la vertu, avec celui qui n'est fondé que sur une vanité mal entendue, attentive à ne rien perdre de ses droits: tel se bat en *homme brave* qui ne se conduit pas en *brave homme*, en homme *sage*. Tout

Tout ce qui peut attaquer la conſidération dont nous devons être jaloux en matiere de *religion*, de *probité*, de *mœurs*, de *ſentimens*, bleſſe inconteſtablement ce que l'on appelle *honneur*, mais non pas la *vertu*, lorſque d'ailleurs nous obſervons de ne pas nous dégrader nous-mêmes ſur ces articles intéreſſans. Ce ſont aſſurément ceux qui nous conſtituent le plus eſſentiellement dans le monde, & qui méritent le plus notre attention : j'en conviens : mais il ne faut pas laiſſer croire aux jeunes gens (ce qu'ils n'imaginent que trop ſouvent) qu'ils ne peuvent être & ne ſont en effet deshono-

rés que par le fait d'autrui, tandis qu'ils le ſont ſi ſouvent par leurs propres actions !

LETTRE XLI.

Suite de la culture de l'eſprit.

3°. *Des connoiſſances qui intéreſſent la conſervation des biens.*

LEs jeunes gens (de quelque état & condition qu'ils ſoient) ſont nés pour poſſéder des biens, de quelque nature que ce puiſſe être, ne fuſſent que les produits de leur *induſtrie* & de leur *talent*.

Ces biens auront beſoin d'être adminiſtrés, conſervés, augmentés. Pourquoi n'enſeigne-t-on pas à ceux que l'on éleve

les moyens de conduire ſagement leurs affaires économiques, & d'en tirer (avec équité) tout le parti dont elles ſont ſuſceptibles ?

On les *émancipe*, c'eſt-à-dire, qu'on les met à portée, & qu'on leur donne le droit de jouir de leurs revenus dans un âge auquel ils ignorent complettement ce qui les leur procure.

J'eſtime & j'aime les connoiſſances que l'on nous donne, dans le cours des études, des plus célebres Ecrivains de l'antiquité ; mais je voudrois que les richeſſes des ſiecles paſſés ne fiſſent pas négliger celles de celui-ci, & que l'on voulût bien conſidérer com-

me une portion fort intéressante de notre institution la nécessité d'enseigner de bonne heure à ceux que l'on veut former utilement, la *nature*, l'*acquisition*, le *produit*, les *mutations*, des différens *biens* qu'ils pourront posséder un jour, la maniere d'en jouir avec économie, de les administrer avec intelligence, de les conserver avec fermeté. Quelque connoissance des *affaires* & de plusieurs choses d'un usage fréquent & indispensable dans la vie civile, devroit donc être introduite, comme une partie essentielle d'instruction, dans les dernieres années de l'Education. L'ignorance où l'on est,

en entrant dans le monde, des choſes qu'il faudroit ſavoir le mieux, expoſe à plus d'inconvéniens que l'on ne penſe, & l'inexpérience y met le comble.

Le célebre M. Rollin, Profeſſeur auſſi diſtingué que Citoyen bien intentionné, ne vouloit point que ſes éleves s'accoutumaſſent à dépendre de ſecours étrangers pour tailler leurs plumes, & pour d'autres ſoins de cette nature... Eſt-il plus honnête, eſt-il plus convenable de dépendre à chaque inſtant de tout le monde pour écrire une *lettre*, dreſſer un *état*, faire une *relation*, donner une *quittance*, compoſer un *mémoire*, préſenter un

placet?.... Persistera-t-on à négliger les connoissances nécessaires, pour nous remplir de celles qui sont parfaitement étrangeres à tous nos besoins?

LETTRE XLII.

Culture de l'Esprit.

De l'étude des Langues.

COMME je n'ai point, mon cher Comte, la folle ambition de donner des *loix*, que je n'ai pas même celle de former des *projets*, de proposer des *plans*, je m'explique avec vous d'autant plus librement, que je crois pouvoir le faire sans conséquence : je vous communique mes idées,

ſans vouloir vous aſſujettir à mes opinions ; & je vous ouvre mon cœur, ſans prétendre vous inſpirer les mêmes ſentimens.

Après les études & les connoiſſances dont je viens de vous parler, & que je regarde comme indiſpenſables & de premiere néceſſité ; j'en admettrois, je ſubſtituerois même quelquefois aux études ordinaires quelques autres objets d'acquiſitions, qui, ſans être décidément *néceſſaires*, ſont dans la ſociété d'une *utilité* ſi fréquente & ſi marquée, qu'il ſeroit bien difficile de n'y pas faire attention.

De ce nombre eſt la connoiſſance des *langues*, qui conduit

à celle des *hommes* & des *choses*, des *tems* & des *lieux*. Je ne vous ferai sur ces articles, comme sur tout le reste, que des observations très-générales ; & ce sera peut-être encore trop pour moi.

La connoissance des langues est de tous les âges; si l'on se borne à l'*usage*, parce qu'il ne faut pour cela que de la *mémoire* & de l'*imagination ;* il n'en est pas de même des *principes :* ils demandent du *jugement ;* & c'est l'étude d'un âge plus avancé. Le tout peut & doit être proportionné à l'étendue des facultés de ceux que l'on enseigne.

Je serois aussi bien tenté d'établir entre les langues des distinc-

tions relatives à leurs différens degrés d'importance & d'utilité; & comme tout eſt *d'uſage* & d'*intérêt*, les *langues vivantes* auroient, ſelon moi, le pas ſur les *langues mortes*, & même les feroit oublier, ſi celles-ci ne les avoient pas enrichies. Ne pouroit-on pas en régler ainſi l'ordre & les rangs?

1°. La *langüe de la nation*, dont on a tous les jours beſoin dans le cours ordinaire de la vie: à cet égard, elle paroît d'abord ſuffiſamment enſeignée par l'*uſage*; mais ne mériteroit-elle pas d'être perfectionnée par la méthode, préférablement aux langues *mortes*, aux langues *étrange-*

res, auxquelles on donne un ſi long tems? les Romains & les Grecs riroient de notre ardeur pour leur langue, que nous n'entendons pas bien, & que nous parlons encore plus mal; & de notre indifférence pour la nôtre, que nous devrions ſavoir ſi bien, entendre, écrire & parler.

2°. La langue *latine*, parce qu'elle eſt d'un uſage obligatoire dans certaines profeſſions, dans l'étude de la *Théologie*, du *Droit* public & particulier, de la *Médecine*, &c. qu'elle ſupplée même dans pluſieurs pays étrangers à la langue naturelle de la nation, & qu'elle eſt, à l'égard de preſque toutes, *étymologique*,

c'eſt-à-dire, indicative de l'origine de la plûpart des mots, ce qui ne contribue pas peu à nous en faciliter le véritable ſens.

3°. La langue *grecque*, qui n'eſt, à la vérité, que d'un uſage aſſez rare, & dans certaines ſciences ſeulement ; mais qui joint à l'avantage de nous procurer la connoiſſance de pluſieurs Auteurs célebres de l'antiquité, celui de nous donner l'*étymologie* d'un grand nombre des mots uſités, & conſéquemment de nous en indiquer la véritable ſignification.

4°. Les langues vivantes, mais *étrangeres*, qui, dans le cas de *voyage* ou de *guerre*, ſont d'un

ufage fi néceffaire, & qui donne d'ailleurs la connoiffance toujours agréable, fouvent utile, quoique quelquefois dangereufe, des écrits des autres nations. Permettez que fur cet article de l'intelligence des langues j'ajoute une obfervation que je ne crois pas à négliger.

Comme les facultés de l'ame & celles de l'entendement ne peuvent opérer également & toutes à la fois, je voudrois que dans l'éducation, on ne chargeât pas trop en même tems l'imagination, la mémoire & le jugement, & fur-tout que l'on évitât de les faire marcher enfemble, de peur que le trop fort

exercice d'une faculté ne vînt à prendre inſenſiblement ſur les autres.

Je voudrois auſſi que le travail, & la difficulté d'apprendre diminuât, en proportion de l'intérêt que l'on auroit que la choſe fût plutôt appriſe & mieux retenue.

Par cette raiſon, je me garderois bien de préſenter en langue étrangere, ou du moins en langage trop épineux, tout ce qui ſeroit propre à former le cœur & la raiſon. N'eſt-ce pas aſſez pour l'éleve, d'avoir à retenir un précepte ſec & grave, ſans eſſuyer encore les dégoûts de la traduction? Ne ſeroit-il

pas d'ailleurs à craindre que l'embaras & la difficulté d'entendre, de saisir, de rendre le vrai sens du *mot*, ne refroidît sur la *chose?*

Il n'en est pas de même des langues de pur agrément, & par lesquelles on se propose plutôt d'orner l'esprit que de le diriger. On peut d'autant mieux les faire acheter aux jeunes gens par des traductions, que le desir de retenir une chose agréable, leur en fera surmonter aisément les difficultés. Ils ne monteroient point à la tranchée pour défendre la patrie; ils s'éleveront sur un arbre pour dérober une fleur, ou pour cueillir un fruit.

LETTRE XLIII.

Suite de la connoiſſance des Langues

POUR mettre les jeunes gens en état d'étudier, avec quelque profit, les *langues étrangeres*, mortes ou vivantes, & pour les leur faire apprendre avec plus de goût & de facilité, ne penſeriez-vous pas, comme moi, mon cher Comte, qu'il faudroit commencer par leur faire obſerver ce qui rapproche les langues, & ce qui les différencie ?

Ces différences, ou ces reſſemblances ne peuvent jamais ſe trouver que dans les *mots* conſi-

dérés en eux-mêmes, ou dans leur *arrangement.*

Par rapport aux *mots*, il faut remarquer & faire diſtinguer la maniere de les *définir* & de les *appliquer*, de les *écrire*, & de les *prononcer.*

Et pour ce qui concerne leur arrangement, que l'on nomme aſſez bizarement *conſtruction* (& d'une maniere encore plus barbare *ſyntaxe*), les diſtinctions les plus frappantes ſont celles qui naiſſent de ce qu'une langue ſouffre des inverſions, ou n'en tolere pas, ſi toutefois ce ſont de véritables *inverſions*, que ce qu'il nous plaît d'appeller ainſi.

Les

Les mots en effet n'ont été inventés, & ne s'employent que pour rendre les idées, & les idées doivent être exactement exprimées par les mots.

Il faut donc, pour conclure qu'il y a véritablement *inverſion*, connoître à fond, & pouvoir déterminer avec juſteſſe, l'ordre des idées le plus naturel & le plus raiſonnable.

Mais cet ordre même eſt-il à la portée de tout le monde?

Le parti le plus ſage eſt de s'en tenir, dans l'étude des *langues*, aux connoiſſances méchaniques du langage, aux choſes, qui peuvent être d'une utilité journaliere, ſans vouloir s'engager dans

les dissertations, qui, bien loin d'être d'aucun usage dans la société, exposent ceux qui les font à se rendre au moins importuns, & conséquemment ennuyeux. Les *Puristes*, trop séveres dans la pratique, ignorent que dans les détails les plus agréables de la conversation, on fait un commerce bien borné, lorsque l'on se rend trop difficile sur la monnoie.



LETTRE XLIV.

Culture de l'Eſprit.

De la Lecture.

A la ſuite des réflexions que je viens de haſarder ſur l'étude & la connoiſſance des *langues*, ſe placent tout naturellement celles que je me ſuis propoſé de vous communiquer, ou plutôt de vous confier, ſur la *lecture* & ſur les *traductions*.

Il eſt *deux ſortes de* de *lectures*, que l'on peut être dans le cas d'enſeigner aux jeunes gens, & dans leſquelles ils ont aſſurément grand beſoin d'être gouvernés.

1°. La *lecture particuliere*, par laquelle j'entends celle que l'on fait pour soi.

2°. La *lecture publique*, ou que l'on fait pour les autres.

Dans l'une & dans l'autre, il faut examiner le *choix des livres*, & surveiller *la maniere de les lire* & d'en *profiter*.

Le choix est d'autant plus important, que les livres pouvant être considérés comme une société qu'on lie ; il en résulte nécessairement qu'elle ne produit pas moins de profits, & n'est pas sujette à moins d'inconvéniens que les autres compagnies & les autres sociétés.

A l'égard de la maniere de

lire (qui décide l'utilité de la lecture), j'ai toujours penſé que la méthode doit être relative au livre même..... Telle lecture également tolérable & même utile dans ſon genre, pouvant être, ſuivant l'importance de la matiere & le mérite de l'ouvrage, plus ou moins lente ou rapide, plus ou moins légere ou réflechie. Il eſt en effet des livres que l'on ne fait que *lire*; il en eſt qu'il faut *étudier*. Il faut, par rapport à tous, les lire, & non les *parcourir*: c'eſt une légereté, plus mépriſable encore, que mépriſante & frivole.

Quant à la *lecture* qui ſe fait de vive voix, & pour les autres,

comment n'eſt-elle pas une partie eſſentielle de la bonne Education ?

On a ſi ſouvent dans le monde (vis-à-vis de ſes *inférieurs*, pour leur donner des ordres ; de ſes *égaux*, pour les amuſer ou les inſtruire ; de ſes *Supérieurs*, pour les éclairer ou les informer) occaſion de lire à haute voix, & je vois tant d'inconveniens à s'en acquitter mal, que je me ſuis toujours étonné que l'on apportât ſi peu d'attention à procurer à ceux que l'on forme, un talent qui, dans certaines circonſtances, met entre les hommes une différence ſi glorieuſe pour quelques-uns, & ſi humiliante pour le plus grand nombre.

Faiſons donc ſentir aux jeunes gens combien il eſt important pour eux de s'accoutumer, de bonne heure, à mettre dans leur lecture de l'*ame*, de la *juſteſſe*, de la *nobleſſe*, de la *grace* & de la *clarté*, qualités qui prouvent que le lecteur entend & ſent bien ce qu'il lit, & qu'il eſt en état de faire paſſer dans ceux qui l'écoutent, les ſentimens qui l'animent, & les idées qui le frappent.

P. S.

Puiſqu'il eſt décidé (mon cher Comte) que je vous dirai tout ce que je penſe, je ne puis me réſoudre à fermer cette Lettre ſans vous avoir encore commu-

niqué une réflexion que je crois plus importante que toutes les autres.

S'il étoit permis, dans une lecture aussi respectable, aussi nécessaire que celle des *livres saints*, d'assigner certaines bornes ; si l'on osoit indiquer un choix dans une étude où tout est précieux à recueillir, peut-être insisterois-je, par rapport à l'*enfance*, sur la morale évangélique enveloppée sous l'image des *paraboles* ; réservant, pour un âge plus avancé, la morale plus *directe*, & l'histoire des *faits* ; & gardant enfin pour un âge absolument mûr les *passages mystérieux* dont l'exposition, & moins encore l'explication

l'explication, peut convenir aux premieres époques de l'Education.

Je prendrois auſſi la liberté d'obſerver, par rapport à l'*ancien-Teſtament*, qu'entre les faits qu'il renferme, il conviendroit, je crois, de ne mettre ſous les yeux des jeunes gens que ceux qui peuvent le plus les intéreſſer & les inſtruire, réſervant pour un autre tems de leur inſtruction, la partie de la *légiſlation* & celles des *prophéties*, qui renferment quelques préceptes de *morale*, ou quelques *faits* ſervans de préparation aux grands changemens qui ſe ſont faits dans l'ancienne loi, par la loi nouvelle de J. C.

Mais je déroberois à leurs regards (pour le tems entier destiné à les former) tous les faits qui peuvent, au premier aspect, offrir des images contraires à la pudeur, à la vertu. De pareils exemples ne feroient point édifians; mais ils feroient dangereux. Comme *historiques*, il faut les respecter; comme *moraux*, gardons-nous de les exposer aux yeux des jeunes gens; il en coûteroit trop pour les ramener au vrai sens de l'Ecriture : l'impression dangereuse seroit de leur âge; mais cet âge ne comporte pas la sublimité de l'interprétation.

En inspirant, de bonne heure aux jeunes gens, du *respect*

pour les livres ſaints, de la *foi* pour les myſteres qu'ils renferment, de la *crainte* pour les châtimens dont ils menacent, de la *confiance* dans les récompenſes qu'ils promettent, on prémunira ſuffiſamment la jeuneſſe contre les idées fauſſes & hardies d'un autre âge. Il faut employer avec ſuccès (pendant le tems de l'Education) à prévenir en eux les objections & les doutes, la force & les armes, que l'on employeroit peut-être inutilement un jour à les détruire.



LETTRES XLV.

Des Traductions.

AVANT de vous écrire ce que je penſe ſur les *traductions*, je deſirerois bien être en droit de réformer ſur cet article une expreſſion, qui, ſelon moi, manque de juſteſſe, au moins dans l'application.

On ne nomme au College *traduction*, que ce que l'on fait paſſer de la langue *grecque* ou *latine*, ou de toute autre langue étrangere, dans celle de la nation: & ce que l'on fait paſſer de la langue vulgaire & nationale, dans une langue étrangere, qui

vit encore, ou qui n'exiſte plus; on l'appelle un *thême*, une *compoſition*.

On n'a pas, ſans doute, apperçu, ou l'on a du moins négligé d'obſerver, que l'une & l'autre de ces opérations de l'eſprit n'eſt autre choſe qu'une *traduction*.

Il n'eſt queſtion en effet dans tout cela, que de faire paſſer dans notre langue ce que d'autres nations ont penſé, ou d'enrichir une langue étrangere de tout ce que nous avons nous-mêmes imaginé.

Reſte à ſavoir (par rapport à la *forme*), ſi, de part & d'autre, nous avons des *équivalens*,

& relativement au *fond*, ſi la choſe imaginée, faite, ou ſentie, mérite d'être tranſmiſe à d'autres nations, ou de nous être communiquée par la voie de la *traduction*; ſi elle peut produire des *fruits* ou des *fleurs*; ſi les fleurs ne ſont pas contagieuſes; ſi les fruits mêmes ne ſont pas empoiſonnés : ſi le ſoin affecté que l'on prendra de ſupprimer un paſſage, n'aura pas l'inconvénient d'exciter davantage à le rechercher, à le lire, à l'apprendre :... ſi ce que l'on traduit convient, à tous égards, à la jeuneſſe que l'on inſtruit, telle choſe pouvant être pour certain âge néceſſaire, utile, agréable, qui,

pour un autre, ne ſeroit d'aucune néceſſité, d'aucun agrément, d'aucune utilité ? Je ne vous diſſimulerai pas, mon cher Comte, que toutes ces idées mériteroient d'être traitées à fond ; mais j'ai cru (pour mon compte) devoir plutôt vous les indiquer, que les approfondir.

Quant à la maniere de traduire, qui eſt toute d'inſtitution *littéraire*, & non d'Education *morale*, l'un des grands principes à donner pour regle, c'eſt, ce me ſemble, que la *traduction* ſoit moins une *copie* ſervile, qu'une libre *imitation*. On ne gagneroit rien à s'aſſujettir aux mots, puiſqu'en ce genre il n'eſt point de

veritables équivalens; & l'imitation libre a l'avantage (en empruntant les idées originales & primitives) de paroître créer quelque chose.

On ne traduit le latin que pour recueillir ce que les Auteurs ont pensé: on ne met en latin ce que l'on pense soi-même, que pour apprendre cette langue, & pour se former à la parler.

Mais comme on a de bien plus fréquentes occasions de s'instruire avec les Anciens, que de s'exprimer dans une langue qui n'existe presque plus, il faut en conclure qu'il est infiniment plus utile d'*appliquer les enfans à traduire* le latin, qu'à composer

dans cettte même langue, & la nôtre eſt ſur-tout celle qu'il faudroit ſavoir par principes, & non pas ſeulement par uſage, ſans pouvoir jamais ſe rendre compte de ſes expreſſions. Il eſt bien ſingulier que la langue naturelle & nationale ſoit la ſeule que l'on néglige & qui n'entre preſque pour rien dans l'Education.

Je ne vous tairai pas au ſurplus, mon cher Comte, que les *traductions* proprement dites, m'ont toujours paru avoir l'inconvénient de ralentir la marche de l'eſprit humain; parce qu'étant ſans ceſſe une imitation des penſées des autres, & même de leurs expreſſions, elles accou-

tument inſenſiblement l'eſprit à ne rien produire de lui-même & de ſon propre fond.

Le même inconvénient aura lieu dans les *thêmes*, dans les *compoſitions*, dans les *amplifications*, ſoit en *vers*, ſoit en *proſe*, que l'on fera faire aux Ecoliers, toutes les fois que la *matiere*, & preſque la *marche* leur en ſera preſcrite & dictée.

Ne vaudroit-il pas mieux engager les jeunes gens à faire eſſai des forces de leur eſprit ſur des ſujets à leur portée, & dont le choix, le projet & l'exécution, pouroient même déceler par degrés, leur goût, leur penchant, leur caractere, & l'étendue de

leurs talens; bien entendu, que pour tout cela les Maîtres ſe réſerveroient l'exercice de leurs propres lumieres & de leur raiſon, & qu'ils en prendroient occaſion de former l'eſprit & le cœur des jeunes gens qui leur auroient été confiés; car il faut guider la marche des éleves, mais non pas marcher pour eux.

Quand on recommande aux jeunes gens de marcher par eux-mêmes, on n'a pas deſſein de ralentir l'activité des Maîtres. Lorſque l'on engage les Maîtres à ſurveiller les éleves, à guider leurs pas, on n'entend pas tolérer l'engourdiſſement des écoliers. Tous doivent concourir

(chacun dans leur place & dans leur proportion) au bien général : tous doivent coopérer au ſuccès de l'Education.

Je deſirerois enfin, relativement à la *traduction* dont on a fait une portion eſſentielle des études ordinaires, que dans le choix des Auteurs que l'on donne à traduire, il ne fût pas ſeulement obſervé que la matiere fût du goût & à la portée des enfans : je voudrois encore que le langage & que le ſtyle leur convînt auſſi ; c'eſt néanmoins ce qui ne s'obſerve pas bien exactement : je n'en citerai pour exemple, que les *Fables de Phedre*, dont le mérite eſt aſſez connu,

mais qui, par la raiſon même de celui qui leur eſt particulier, je veux dire la *fineſſe de l'expreſſion*, ſont fort au-deſſus de l'intelligence des éleves, à qui l'on en demande l'explication.

L'*apologue* eſt, ſans contredit, l'un des genres d'ouvrage qui peut donner aux jeunes gens le plus d'agrément, & leur procurer le plus d'utilité; mais peut-être faudroit-il en même tems que le ſtyle fût d'une ſimplicité *naïve* plutôt que *fine*, afin d'en faciliter aux éleves l'intelligence & la traduction. Quelques *Fables de la Fontaine* bien choiſies (car toutes ne conviennent pas également à l'Education) for-

meroient un *livre classique* aussi bon qu'aucun autre ; & plût à Dieu que l'on voulût enfin se désabuser sur l'ancien usage de ne composer la bibliotheque scholastique, que d'ouvrages *grecs* & *latins*, & que l'on y fît entrer, par rapport au style *philosophique*, *oratoire*, *épistolaire* & *poétique*, les Auteurs françois ; qui, dans chacun de ces différens genres, font tant d'honneur à la nation !

Je ne pense pas pour cela que l'ancienne méthode fût blâmable dans son principe.... Il étoit essentiel d'enseigner le *latin* dans un tems où la langue latine étoit dans les *sciences*, dans les *arts* &

dans les *loix*, dans les *conventions* mêmes les plus intéreſſances, d'un uſage plus fréquent que le langage ordinaire ; mais les choſes ont changé : pourquoi donc laiſſer ſubſiſter une méthode qui ne ſauroit plus nous convenir, & qui nous rend comme étrangers dans notre propre patrie ?



LETTRE XLVI.

Culture de l'Esprit.

De l'Ecriture, de l'Orthographe & de la Prononciation.

ON ne parle que pour se faire entendre ; on n'écrit que pour être lu. Les *sons* doivent donc être bien prononcés pour l'oreille, & les *signes* bien tracés pour les yeux. Il est des personnes qui, par état, doivent parler élégamment, & d'autres écrire avec grace. Ces talens de l'esprit & de la main, qui n'appartiennent pas à tous, ne sont pas non plus exigibles de tout le monde.

Mais, ce dont personne ne sauroit

roit ſe diſpenſer, c'eſt de *prononcer correctement* ce qu'il veut faire entendre, & de *tracer liſiblement* ce qu'il veut faire lire; & dans ce genre la manière de former les caractères avec une certaine régularité, & de les arranger avec ordre, ne demande qu'une ſorte d'attention & d'application, qui n'eſt au-deſſus des diſpoſitions de qui que ce ſoit: on eſt donc inexcuſable d'y manquer.

On ne l'eſt pas moins de négliger l'*orthographe* & la *ponctuation*, qui ſont pour l'*ECRITURE* ce que ſont pour la *PAROLE* le *choix* des mots, & leur *prononciation.*

L'*orthographe* eſt la marque indicative & diſtinctive du mot que l'on employe, & du ſens qu'on lui donne; s'en écarter, c'eſt faire illuſion à ceux qui liſent; c'eſt leur offrir un mot pour un autre, ou ne leur rien dire.

La *ponctuation* n'eſt pas moins importante; elle doit peindre, par la gradation des repos (déſignés plus ou moins longs) la gradation des idées, qui, dans un diſcours, ſe ſuccedent les unes aux autres, relativement aux principes du raiſonnement.

Je ne ſais ſi nos *ſignes* ſont en ce genre aſſez multipliés; ils devroient, ce me ſemble, répon-

dre à la variété des *inflexions* de la voix, qui s'accommodent très-bien elles-mêmes à l'*ordre naturel des idées :* tout cela ne me paroît point arbitraire, comme j'ai vu quelques perſonnes l'imaginer : les regles de la ponctuation paroiſſent indiquées par la raiſon même.

Qu'un homme intelligent liſe un diſcours, un ouvrage, quel qu'il ſoit, bien *ſenſé*, bien *ordonné*, bien fait, mais *mal ponctué*, ou qui même ne ſe ſoit pas du tout : la marche même du raiſonnement lui donnera ſur le champ les repos oubliés, rectifiera ceux qui ſont déplacés, & les inflexions de la voix s'y con-

forment par la force des mêmes principes. En un mot, point de *musique* sans mesure,... point d'*écriture* sans *orthographe* & sans *ponctuation*. Je m'étonne toujours qu'on les ignore; mais ce qui me surprend bien davantage, c'est que l'on ose se faire une sorte de mérite de les ignorer, & que ce soit par goût & par choix que l'on les *écrive* mal, & que l'on *orthographie* de même.

Je ne dirois rien ici sur l'*arithmétique* que l'on n'eût déja dit avant moi, plus d'une fois & beaucoup mieux : l'usage continuel de cette partie de l'Education, en démontre assez la nécessité.

On n'en trouvera pas moins

dans l'étude des *Mathémati-ques*, que j'aurois dû peut-être placer entre l'une des premieres inſtructions, puiſqu'étant propre à donner à l'eſprit de la juſteſſe, à former le jugement, à régler l'imagination, elles devroient ſervir d'introduction à toutes les autres parties de l'Education; & les enfans même ſeront ſuſceptibles de celle-ci, dès que l'on aura ſoin de l'appliquer à des objets ſenſibles, qui puiſſent les frapper. Mais je deſirerois en même tems que les Maîtres obſervaſſent d'indiquer les bornes de ces ſortes de ſciences dans l'uſage que l'on en peut faire; de ne les point appliquer à

des connoiſſances dans leſquelles elles peuvent être dangereuſes ; de ne pas vouloir, en un mot, ſoumettre au calcul des choſes reſpectables, qui ne ſont pas faites pour y être aſſujetties.

LETTRE XLVII.

De la connoiſſance des Hommes.

ME déſapprouverez-vous, mon cher Comte, ſi j'oſe mettre au rang des études utiles, les connoiſſances dont je me propoſe de vous entretenir aujourd'hui ?

Comme nous avons ſans ceſſe à vivre avec des *hommes*, & que nous le ſommes nous-mêmes :

Que nous nous ſervons perpé-

tuellement des *choses* ; qu'au moins nous devons les connoître, & qu'en général nous sommes intéressés à savoir les distinguer :

Que nous sommes dans la nécessité de nous rappeller certains *tems*, ou de les transmettre à la postérité :

Que nous avons enfin à vivre en certains *lieux*, & même à connoître ceux dans lesquels nous ne vivons pas ; ne pourroit-on pas en conclure avec moi, que l'une des plus utiles connoissances, dont on puisse orner la mémoire & l'enrichir, est, à beaucoup d'égards, celle des hommes & des choses, des tems & des lieux.

Si l'on veut procurer aux jeunes gens l'avantage inexprimable d'éviter beaucoup de mal, & de faire à propos beaucoup de bien, il faut leur apprendre aussi-tôt qu'il sera possible de le faire, & autant que l'humanité peut le comporter, à sonder la profondeur des caracteres, à développer les replis des cœurs.

Mais cette connoissance, il faut ne l'acquérir que pour se rendre encore plus nécessaire, plus utile, plus agréable à l'humanité; & sans rien ôter à la juste réputation du célebre Auteur d'*Alzire*, je substituerois volontiers à ces beaux vers d'ALVARÈS : *les perfides humains que j'ai*

j'ai trop ſu connoître, ne valent pas, mon fils, qu'on daigne être leur maître, ce mot ſublime d'*Arlequin* dans *Thimon Misantrope, les hommes ne valent pas que je leur faſſe du bien; non,.... mais je mérite, moi, de leur en faire.*

Il eſt donc eſſentiel de connoître les hommes en général, par la raiſon même que nous faiſons partie de l'humanité; mais il eſt plus utile encore d'apprendre à connoître plus particulierement les hommes de ſon *tems*, de ſon *pays*, de ſa *famille* & de ſa *ſociété*, en obſervant toujours de rapprocher les connoiſſances que l'on veut prendre

ou procurer ſur cet article du beſoin plus ou moins preſſant que nous avons de connoître les hommes & de les juger, de les chercher ou de les fuir.

Parmi les hommes, je comprends un *ſexe* toujours aimable & quelquefois dangereux, qui forme, à tous égards, une portion ſi intéreſſante de la ſociété, que je ne conçois pas les raiſons de l'écarter, au riſque de le voir enſuite ſe rapprocher du nôtre avec plus de force & plus de danger.

Je penſe donc qu'il eſt à propos, & même plus important qu'on ne l'imagine, que les jeunes gens voyent des femmes hon-

nêtes, & non pas ſeulement des hommes de bonne compagnie : voici mes raiſons.

On cherche à convaincre les *hommes ;* mais on deſire de plaire aux *femmes.*

On veut donc retrancher quelque choſe à la gloire des hommes, puiſque l'on veut ſe montrer plus raiſonnable qu'eux.

On veut au contraire ajouter à la gloire des femmes, puiſqu'en cherchant à leur plaire, on leur prouve leur ſupériorité.

On ſe forme mieux le caractere en cédant le beau rôle, qu'en le prenant pour ſoi.

Il eſt donc avantageux de lier avec des femmes honnêtes un

commerce qui le ſoit auſſi ; paſſez-moi cette petite argumentation : je *raiſonne* quelquefois plus que je ne veux ; mais cela ne veut pas dire que je ſois auſſi *raiſonnable* que je le deſirerois.

En général, il faut vivre dans le monde pour mettre à profit les études du cabinet : les livres ne procurent qu'un entretien mort ; la ſociété ſeule peut en ranimer les couleurs & les faire revivre ; la lecture eſt la gravure ; la ſociété le tableau.

Il ne feroit ni moins intéreſſant, ni moins agréable pour les jeunes gens de connoître (du moins en grand) toutes les *choſes* qui forment le ſpectacle de

la *Nature* & de l'*Art*; ſpectacle immenſe & varié, qui naît, meurt & ſe reproduit ſans ceſſe ſous nos yeux, & qui par conſéquent eſt ſi digne d'exciter toute notre attention.

Toutes ces choſes étant, ſous mille formes diverſes, d'un uſage continuel & multiplié, dans le cours de notre vie, pour les *alimens*, les *vêtemens*, les *logemens*, &c. & ne ceſſant point d'être l'objet d'un commerce perpétuel, actif & paſſif, il eſt étonnant, qu'au lieu de charger la mémoire de tant de choſes qui nous ſont étrangeres, ou pour le moins indifférentes, on ne s'attache point à donner aux en-

ſans, par degrés, la connoiſſance, au moins ſuperficielle, des productions de la nature, conſidérée dans les *animaux*, les *végétaux* & les *minéraux*, & des ouvrages de *l'induſtrie* corporelle, intellectuelle, ou mixte. La négligence dans laquelle on eſt tombé ſur cet article, eſt d'autant plus ſurprenante & d'autant plus ſinguliere, que tous les objets, dont je viens de parler, étant ſenſibles, palpables, faits pour être repréſentés par images, & propres à faire naître la curioſité, ils ſont d'autant plus à la portée des jeunes gens, & faits pour leur plaire davantage.

Dans le même eſprit, & dans

a même vue, je laisserois quelquefois les jeunes gens causer avec les Cultivateurs, les Artisans, les Ouvriers, les hommes de peine & les gens de mêtier. Leurs connoissances, leurs procédés, leurs opérations, achetés par des expériences réitérées, sont en général assez sûrs : ils ignorent *le pourquoi* ; mais ils savent *le fait*, & il faut bien que nous convenions que leur instinct, tout grossier qu'il est en apparence, les conduit souvent au but, tandis que notre raison nous égare. Ils sont à chaque instant guidés par la chose du monde qui éclaire le mieux, par l'*intérêt* ; & rarement ils consul-

tent, celle qui aveugle le plus; la *vanité*.

La converſation curieuſe & momentanée des jeunes gens avec le peuple, peut avoir auſſi l'avantage de laiſſer dans le cœur l'idée de l'*égalité*, & d'en faire naître la *bienfaiſance*, ſans faire perdre de vue les avantages de convention qui ont réglé les rangs. Ce ſeroit pour ne les pas confondre, & pour maintenir un ordre qui s'eſt ſucceſſivement établi par la diverſité des beſoins, que l'on auroit ſoin de veiller, à ce que les queſtions des jeunes gens ſur mille choſes d'uſage, & les réponſes du peuple, ne produiſiſſent pas le double

inconvénient de les rendre impolis & de les laiſſer ignorans.

LETTRE XLVIII.

De la connoiſſance des Tems & des Lieux.

L'ETUDE de l'*Hiſtoire* & de la *Géographie* ne ſont pas dans l'Education d'une indiſpenſable néceſſité : mais elles ſont dans l'uſage du monde d'une utilité ſi reconnue, qu'il n'eſt guere poſſible de les omettre entierement ; & vous en conviendrez ſans peine (mon cher Comte), ſi vous voulez bien faire attention que l'*Education complette* n'eſt pas ſeulement compoſée de ce que l'on

doit favoir *indifpenfablement*, mais qu'elle renferme auffi ce que l'on ne fauroit *convenablement* ignorer; & c'eft à ce titre que je parle ici de la connoiffance des *tems* & des *lieux*.

S'il n'étoit queftion, & fi l'on n'avoit pour objet en étudiant l'*Hiftoire*, que de charger fa mémoire d'un grand nombre de dates, & de favoir très-bien l'époque des *faits*, & non les *motifs* qui les ont occafionnés, la *Chronologie* la plus favante ne mériteroit pas, fans doute, que l'on daignât s'en occuper un inftant, ni que l'on perdît, à l'enfeigner aux jeunes gens, la portion la plus précieufe de leur vie.

Mais s'il n'eſt pas de toute néceſſité de la ſavoir, il eſt du moins honteux de l'ignorer, puiſque ce défaut de connoiſſance expoſe à nier, à confondre, à tranſpoſer les époques des plus mémorables événemens.

Il eſt certain d'ailleurs, que l'étude de l'Hiſtoire, accompagnée de *vues morales*, de *conſidérations* fines, & de ſages *réflexions*, peut donner la *connoiſſance des hommes*, ſi néceſſaire à tous, & des *regles de conduite*, plus néceſſaires encore à l'humanité.

Mais tous les faits, tous les événemens, toutes les révolutions, ne ſont pas également

susceptibles de cette forme d'instruction : c'est aux Maîtres à les choisir, & sur-tout à suivre, comme le meilleur de tous les guides, le célebre *Bossuet*, dont les vues grandes & rapides indiquent la nécessité de présenter d'abord à la jeunesse une idée fort générale de l'Histoire, sauf à la lui rendre ensuite plus particuliere, par le développement de chaque époque.

On a dans les classes (pour l'histoire de son pays) la même indifférence que pour la *langue* de la nation ; & l'une & l'autre de ces négligences est également digne d'étonnement.

Je n'ignore pas qu'en faisant

expliquer aux jeunes gens les *Hiſtoriens Grecs* ou *Latins*, préférablement aux autres, on peut avoir eu deſſein de leur enſeigner à la fois la langue grecque ou latine, & l'hiſtoire des ſiecles paſſés; & c'eſt une choſe louable, que de faire (autant qu'il eſt poſſible) marcher de front pluſieurs connoiſſances.

Ne pourroit-on pas néanmoins deſirer qu'il y eût plus d'*ordre* & de *choix* dans une étude auſſi intéreſſante, & ſur-tout que les Maîtres n'enſeignaſſent les événemens que pour en induire les conſéquences inſtructives, ſans quoi cet amas de faits le mieux digéré, n'a d'autre réſultat, que

de charger inutilement la mémoire, ſans jamais tourner au profit de l'eſprit, du cœur, & du jugement?

Il me ſemble, d'ailleurs, qu'en faiſant expliquer & traduire les *Hiſtoriens modernes*, qui ont écrit élégamment en *latin*, tels que *M. de Thou*, &c. on joindroit à l'avantage d'enſeigner la langue latine, celui de commencer à remplir l'eſprit des jeunes gens des principaux événemens de notre hiſtoire; & ne ſera-t-on jamais déſabuſé de la manie d'enſeigner d'abord ce qui, dans l'Education, ne devroit obtenir que le ſecond rang? Ne voit-on pas qu'il ne reſtera plus de place

& de tems pour ce que l'on auroit dû nous enſeigner avant tout le reſte ?....

N'eſt-il pas ridicule, par exemple, de ſavoir à neuf ou dix ans la poſition juſte de l'ancienne *Grece*, de la *Macédoine* & du *Peloponeſe*, & d'ignorer à trente, celle de la *Provence* & du *Dauphiné* :.... d'avoir une profonde connoiſſance des plantes de la *Syrie*, des monumens de l'*Egypte*, & du commerce de *Carthage*, tandis que l'on ignore que le *ſaffran* & la *garance* croiſſent dans telle Province du Royaume ; que le *Pont du Gard* eſt un ouvrage des Romains, & que l'*Angleterre* voudroit ſe rendre

maîtreſſe abſolue du commerce maritime du monde entier ; que l'on croye enfin que Henri IV. eſt fils d'Henri III. tandis que l'on ſait (à ne pas s'y tromper) la naiſſance de tous les *Pyrrhus*, de tous les *Darius*, de tous les *Ptolomées*, que le monde a produits depuis ſa création?...

On tombe (à ce qu'il m'a paru) dans pluſieurs mépriſes auſſi conſidérables, par rapport à la connoiſſance des lieux ; & les leçons de *Géographie* deviennent preſqu'inutiles, par le peu d'intérêt que l'on a d'en être inſtruit, & le peu d'inconvénient que l'on trouve à ne l'être pas. Cet intérêt, ces inconvéniens ne frapperont jamais

mais bien ceux que l'on enseigne, qu'autant que les Maîtres auront soin de les rapprocher des choses d'un usage du moment; ensorte que l'on ait souvent dans le monde des occasions d'être flatté de les savoir, ou confus de les ignorer.

Je ne connois guere au surplus de moyen plus sûr de faire retenir la position des *lieux*, que d'y attacher des *personnages* célebres, & des événemens intéressans; & ces événemens n'intéressent, & les personnages ne frappent, qu'autant qu'ils sont à la portée & dans le genre de ceux que l'on enseigne. Une femme retiendra, par rapport à *Christine*,

la poſition de *Stockholm*, qui, ſur la réputation de *Guſtave*, n'auroit pas daigné peut-être y faire attention.

LETTRE XLIX.

Du Style & de l'Expreſſion de vive voix & par écrit.

LEs acquiſitions ſont inutiles, lorſque l'on n'en jouit pas, & le ſeul moyen d'en jouir, c'eſt de les communiquer : les richeſſes ne deviennent vraiment telles, que par le commerce & la circulation.

L'*expreſſion* eſt donc (en matiere de connoiſſances) une choſe bien néceſſaire pour ce que l'on peut avoir à rendre de *vive voix*.

ou *par écrit.* Je ne dirai qu'un mot sur cet article ; vous pourrez y ajouter ce que j'ai dit sur l'étude des *langues.*

Quelle que soit celle dont on ait à faire usage, le *style* & l'*élocution* doivent être proportionnés aux objets que l'on traite, à ceux à qui l'on parle, au moment où l'on s'explique. Dans tous les cas, il faut de la clarté, de la justesse, de la régularité, de la noblesse même, de la finesse, de la délicatesse & de la facilité.

De la *clarté*, puisque l'on ne parle & l'on n'écrit que pour se faire entendre, & que sans clarté l'on n'est point entendu.

De la *justesse* : on ne prétend

pas aſſurément, on doit encore moins donner le change ſur ce que l'on veut dire ; il eſt donc eſſentiel que les expreſſions annoncent ce que l'on prétend leur faire ſignifier.

De la *régularité* : la bonne ou la mauvaiſe Education ſe décele & s'annonce dans l'expreſſion correcte & dans celle qui ne l'eſt pas.

On peut dire la même choſe des expreſſions *nobles*, & de celles qui ne le ſont pas.

La *délicateſſe* & la *facilité* ſont moins néceſſaires ; mais on voit combien elles ſont deſirables, lorſque l'on fait attention aux avantages réels qu'elles procurent dans le monde à ceux qui

ont le bonheur de les poſſéder.

La délicateſſe s'acquiert par le bon uſage de la *bonne compagnie*, vraiment *telle*, & non pas ſeulement ainſi nommée; & la *facilité*, par l'habitude que l'on devroit faire prendre aux jeunes gens de s'exprimer de vive voix, & ſur le champ avec cette noble aſſurance, qui naît moins de la confiance que l'on prend dans ſes talens, que de celle que l'on a priſe dans la *juſteſſe* & dans la *vérité* des choſes que l'on veut dire. Sur cet article (d'un uſage très-fréquent) on ne ſauroit imaginer combien d'affaires importantes échouënt, faute de poſſéder l'heureux talent de la parole, & de ſavoir à propos l'employer.

LETTRE L.

Suite de la culture de l'Esprit.

Des talens agréables.... du Dessein, de la Danse, de la Musique & de la Déclamation.

PUISQUE le ciel ne donne pas seulement des *fruits*, qu'il daigne y mêler des *fleurs*, qu'elles sont même répandues parmi les plus riches moissons, ne pouvons-nous pas, mon cher Comte, en conclure l'utilité des connoissances & des *talens agréables*? Ils forment dans le monde un riant parterre, dans lequel on seroit bien tenté de s'arrêter; mais ces talens même sont si connus, si bien enseignés, & cultivés avec

tant de complaiſance & d'aſſiduité, qu'ils ſe paſſeront aiſément de ma recommandation.

J'obſerverai ſeulement qu'ils procurent des agrémens auxquels on doit ſouvent les ſuccès les plus avantageux; qu'il arrive ſouvent que ces fleurs, quoiqu'en apparence frivoles & paſſageres, produiſent des fruits ſolides & d'un grand prix, & que par cette raiſon-là même on ſeroit inexcuſable de les négliger. Il s'agit ſeulement de les apprécier ce qu'ils valent; car il eſt certain que, quoique dans le monde, on y attache une valeur très-conſidérable, j'ai dû ne les placer ici qu'au dernier rang, parce

que *philoſophiquement* on ne doit les enviſager que comme le luxe de l'Education, luxe néanmoins *politiquement* deſirable, puiſqu'il prouve mieux que tous les raiſonnemens, la richeſſe & le goût de la nation; & comme la foibleſſe humaine exige dans les travaux les plus importans des intervalles accordés aux délaſſemens, on ne ſauroit trop recommander ceux qui ſont honnêtes; & de ce nombre ſont inconteſtablement le *Deſſein*, la *Danſe*, la *Muſique*, la *Déclamation*, en les renfermant toujours dans les bornes qui concilient les bonnes mœurs & le bon goût.

Par rapport au *Deſſein*, je ne dois

dois l'enviſager ici que comme faiſant partie d'une Education agréable & recherchée, que l'on procure aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, ſans avoir d'ailleurs en ce genre, pour la ſuite de leur vie, aucun objet déterminé d'occupation & d'établiſſement. S'il étoit ici queſtion de parler de ces arts, comme ſervant de baſe & d'introduction à des profeſſions utiles à la ſociété, je les placerois au rang des inſtructions & des connoiſſances néceſſaires à ceux qui veulent prendre certains états, ou les faire embraſſer à leurs enfans; cette obſervation ſeroit également applicable à tous les

autres arts d'agrément. Mais la *danse* n'est pas entièrement dans ce cas.

Quand le développement des différentes parties du corps ne seroit pas *physiquement* propre à maintenir la bonne constitution, souvent même à réparer la mauvaise, il ne faudroit que songer à tout ce que l'on gagne dans la société, par une maniere de se présenter noble, honnête & facile, pour avouer que si la *danse* n'est point, à certains égards, une Education nécessaire, & d'une certaine utilité, elle est du moins, à beaucoup d'autres, l'une des premieres instructions agréables. Cet art est du nombre

de ceux qui ne conſtituent point ſans doute le vrai mérite; mais des premiers principes duquel le vrai mérite auroit bien de la peine à ſe paſſer.

On fait plus de grace ſur la *MUSIQUE*, quoique *Paris* ſoit devenu, relativement à ce talent, une nouvelle *Athenes*, dans laquelle on ſait que la muſique faiſoit eſſentiellement partie de la bonne Education.

Les conteſtations ſurvenues ſur la prééminence des muſiques de différens genres, ont encore accru la gloire de ce talent, au-delà même, non de ce qu'il mérite, mais de ce que l'on devoit en attendre. C'eſt une querelle à la-

quelle je n'entends en aucune façon prendre part. Je nommerois la *musique françoise* la premiere, sans prétendre pour cela lui donner le premier rang. Je ne prétendrois pas non plus, en nommant *l'italienne* après l'autre, la soumettre & la subjuguer : je ne veux point, en un mot, renouveller la célebre dispute dans laquelle on n'auroit peut-être jamais dû faire une querelle sérieuse d'une chose de pur agrément. Il est vraisemblable, qu'indépendamment des préjugés particuliers à chaque nation, *il n'y a jamais eu qu'une seule musique vraiment bonne*, je veux dire *celle que la nature avoue, & que le savoir a perfectionnée.*

Tous les arts se tiennent, tous les talens se touchent, parce que tous ont pour objet l'imitation de la nature. C'est elle qui donne le vrai talent de la *déclamation ;* l'art ne fait que le perfectionner ; il ne suffit pas ; il ajoute ; il faut d'abord posséder une ame qui sente, un esprit qui pense, qui raisonne & qui décide. Toutes ces qualités sont essentielles à la véritable déclamation : l'art les seconde ; mais il ne les remplace pas ; le défaut de succès dans ce talent, ne pouroit donc être raisonnablement imputé à ceux qui l'enseignent.

Je ne penserois pas d'ailleurs

qu'il dût être renfermé dans les connoiſſances & les exercices néceſſaires en ce genre, à ceux qui parlent dans la *chaire*, au *bareau*, ſur le *théatre*.... On ne déclame pas; on ne repréſente pas toujours : mais on a toujours beſoin d'obſerver une *prononciation* correcte, & de ſupprimer un *geſte* peu convenable; & c'eſt ce qu'enſeigne très-bien l'art de la déclamation. On peut donc y donner quelque attention, moins, peut-être, pour acquérir des perfections d'apparat & de repréſentation, que pour éviter pluſieurs defauts aſſez communs dans la ſociété, dans laquelle les Maîtres ne doivent

jamais oublier que leurs Eleves auront un jour à vivre.

Je ne déplacerois rien en préſentant ici, comme une derniere portion de l'Education publique & particuliere, les *cours publics*, les *bibliotheques*, les ſéances des *académies* & les *écrits périodiques* qui doivent être enviſagés comme conſtituant une derniere branche d'Education, qui ſemble ſe joindre à toutes les autres connoiſſances pour les multiplier, les étendre & les perfectionner.



LETTRE LI.

Suite de la culture de l'Esprit.

Du Jugement.

VOUS vous plaindrez peut-être, mon cher Comte, de toutes les épreuves par lesquelles je vous ai fait passer, pour vous amener jusqu'à la portion de l'entendement humain la plus intéressante pour l'être pensant : vous allez être satisfait ; l'*imagination* s'est exercée, la *mémoire* est ornée ; il est tems de *former le jugement*. Cet article est, en matiere d'Education, d'autant plus essentiel, que cette opération de l'esprit est presque toujours

celle qui détermine nos actions les plus importantes : nos goûts & nos penchans ne feroient ſouvent que nous dégrader ; la raiſon ſeule eſt ce qui nous diſtingue ; nous ne jugeons pas, parce que nous voulons agir, & qu'il le faut : nous agiſſons parce que nous avons jugé.

Nos bonnes ou nos mauvaiſes actions, nos démarches folles ou ſages, notre conduite irréguliere ou meſurée, dépendent donc eſſentiellement d'avoir bien ou mal jugé, c'eſt-à-dire, d'avoir bien ou mal vu ; & la *juſtice* du cœur tient plus que l'on ne croit à la *juſteſſe* de l'eſprit.

Je crois, mon cher Comte,

que le préalable indiſpenſable pour former le jugement de ceux que l'on inſtruit, c'eſt d'en bien connoître les opérations; car ſi jamais il eſt eſſentiel d'avoir des principes, c'eſt lorſque l'on veut en donner.

Le jugement *s'inſtruit*, *conçoit*, *compare* & *prononce*.

Il faut qu'il s'inſtruiſe & s'éclaire avec attention, avec perſévérance, &, s'il ſe peut, avec fruit.

Avec *attention*, pour juger par lui-même; & remarquez, mon cher Comte, que c'eſt encore juger par nous-mêmes, que de nous rendre à la vérité qui nous eſt démontrée: n'en avions-nous

pas en nous le premier principe? Les circonſtances ont pu l'obſcurcir; mais elles ne l'avoient pas détruit.

Le jugement doit s'inſtruire avec *perſévérance*, parce que les études conſtantes & ſuivies, les obſervations attentives, les épreuves réitérées peuvent ſeules conſerver en nous les connoiſſances acquiſes, & nous en procurer de nouvelles.

Il faut enfin que le jugement s'inſtruiſe avec *fruit*; & par-là j'entends qu'il s'attache à rendre utile dans la *pratique* ce qui, dans la *théorie*, n'eſt qu'eſtimable & digne de curioſité.

Si nous conſidérons le juge-

ment lorſqu'il conçoit, nous ſentirons la néceſſité qu'il ſe forme des idées également juſtes, claires & grandes, fortes & conſtantes.

Juſtes, pour ſe garantir des erreurs de perſonnes & de choſes, de droit ou de fait.

Claires & nettes, pour mettre aux choſes le prix qu'elles valent; & ſur cet article je penſerois que les hommes doivent faire partie des choſes mêmes.... Que de fautes, que de malheurs pour en avoir mal jugé!

Il faut ſe former des idées *grandes*, pour s'élever au-deſſus de cent miſeres qui bleſſent les eſprits ordinaires, & de mille

illuſions qui les égarent.

Fortes, pour réſiſter avec courage & ſans aigreur aux objections, quelquefois ſpécieuſes de ces raiſonneurs dangereux, qui cherchent à ſe dédommager par la ſubtilité, quelquefois même par la mauvaiſe foi (qui n'eſt après tout qu'une ſubtilité cachée), de la *juſteſſe* qu'ils n'ont pas, ou de la *juſtice* qui leur manque.

Il eſt néceſſaire enfin que les idées que ſe forme le jugement ſoient *conſtantes*, afin de ne jamais s'écarter, pour quelque conſidération, ou ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, d'une bonne route, une fois priſe, & connue pour telle.

La troisieme opération du jugement est de comparer les idées qu'il a retenues & rassemblées, afin de bien connoître tous les traits qui distinguent les différens objets, & les différentes qualités qui les caractérisent. Ce ne seroit point assez pour bien juger, de savoir vaguement que tels ou tels objets ne sont pas les mêmes; il faut joindre à cette opinion, trop peu décidée, une connoissance exacte & précise de ce qui les distingue & les différencie. De ces qualités bien connues, naissent & découlent tout naturellement les contrastes qui les éloignent, & les ressemblances qui les rapprochent.

Il eſt en un mot de la derniere importance d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à voir, & non pas à dire qu'ils voyent, ou qu'ils ont vu,.... à voir par eux-mêmes, & non ſur rapport : à voir le tout, & non pas ſeulement un côté ; à comparer enfin ce qu'ils voyent, pour ne pas confondre dans un même objet le tout avec la partie, & parmi les parties, les différences qui ſe trouvent entre celles qui le compoſent.

Et comme ce n'eſt point aſſez de pouvoir ſe rendre compte à ſoi-même du jugement que l'on a porté, qu'il eſt ſouvent indiſ-

pensable de savoir s'expliquer sur ce que l'on juge, la jeunesse doit être formée à rendre ce qu'elle pense d'une maniere facile & sage, noble & modeste, ferme & modérée, toujours honnête, toujours prête à céder à de meilleures raisons, lorsqu'elles lui seront présentées.



LETTRE

LETTRE LII.

Suite de l'article du Jugement.

TOUT ce qui intéreſſe le jugement me paroît, mon cher Comte, d'une ſi grande importance, que je ne puis me refuſer à vous faire encore (ſur cet article) quelques obſervations.

Je ne permettrois jamais, par exemple, qu'un jeune homme; qu'un enfant même, en proportion de ſes connoiſſances & de ſes facultés, paſsât légerement par-deſſus *un mot* ſans l'entendre, & ſans pouvoir s'en rendre compte & l'expliquer aux autres.... Cette précaution retarde un peu la mar-

che ; mais elle l'aſſure..... Il ne s'agit pas de faire beaucoup de chemin ; mais d'aller au but : il ne faut pas ſeulement faire une route ; il faut l'apprendre.

Je deſirerois encore que l'on pût dès-lors enſeigner aux jeunes gens à n'eſtimer les choſes que le prix qu'elles valent. L'eſtime eſt un examen, une évaluation, une appréciation de tout ce qui nous environne. Ce ne ſauroit être l'effet de l'inſpiration du ſentiment ; c'eſt le fruit du travail & de la réflexion ; les jeunes gens en ſont aſſez capables, pour que l'on puiſſe les habituer, par degrés,

à ne mettre leurs deſirs, leurs ſoins, leurs dépenſes, leurs eſpérances, leur attachement & leurs regrets aux choſes, qu'en proportion de leur bonté réelle, de leur importance eſſentielle, de leur véritable utilité ; & croyez (mon cher Comte) que ce n'eſt pas ſans raiſon que j'inſiſte ſur ces obſervations.

Rien n'eſt plus naturel à l'enfance, rien même n'eſt ſi commun dans un âge plus avancé, que de voir avec *étonnement* les choſes qui méritent le moins notre ſurpriſe & notre *admiration*. Rien ne prouve mieux le peu de jugement, rien ne décele davantage le peu de ſolidité d'eſ-

prit que les petits *étonnemens*, les *ris* ſtupides & les *admirations* déplacées, qui ne peuvent naître que d'idées baſſes ou giganteſques, d'une fauſſe appréciation des choſes, ou d'un jugement porté ſur parole, & d'emprunt.

Comment garantir ou guérir les jeunes gens de ces maladies trop communes de la raiſon ou de l'imagination ?....

En s'attachant à mettre dans leur eſprit des choſes contraires.

En leur faiſant contracter l'utile habitude de s'étonner rarement, & d'admirer peu.

De fuir les idées frivoles & fauſſes, ou du moins de les écarter..

De ne point céder aux apparences qui doivent, tout au plus, préparer une déciſion, mais non pas la fonder.

De juger, en un mot, par eux-mêmes, & non ſur le rapport d'autrui, qui ſouvent prévient & n'éclaire pas. Mais, mon cher Comte, comment jugeroient-ils autrement, tandis que je vois tous les jours que dans l'Education de la jeuneſſe, en croyant tout faire pour elle, on manque ſon objet, par la raiſon ſeule qu'on ne lui laiſſe rien faire par elle-même. C'eſt en ſon lieu & place que l'on imagine, qu'on retient, que l'on penſe, qu'on raiſonne, que l'on juge. On mar-

cheroit volontiers pour elle, au riſque de lui faire perdre inſenſiblement le mouvement & l'activité de ſes propres reſſorts.

Elle n'a donc plus rien, cette jeuneſſe infortunée, que d'emprunt ; elle n'a rien à elle; elle n'imagine pas, elle s'aſſujettit ; elle n'imite point, elle copie ; elle n'apprend pas, elle ſe rappelle ; elle ne retient pas, elle répete ; elle ne juge point, elle prononce : mais eſt-ce décider, que de prononcer ſans raiſon, ſans principe, ſans avoir de quoi juſtifier ſon opinion ?

Encore un mot, & je finis.

Rien n'eſt (ſelon moi) plus capable d'inſpirer de la *juſtice*

aux jeunes gens, que de leur donner beaucoup de juſteſſe ; & je penſe auſſi que le plus ſûr moyen de rendre leur eſprit juſte, c'eſt de leur indiquer les ſources de la *juſtice* & du bon *droit.*

C'eſt donc, à mon ſens, une inſtruction très-néceſſaire à ceux que l'on enſeigne, que de leur faire prendre les premiers principes du droit *naturel*, du droit *civil* & du droit *politique*, & je ne crois pas que l'on doive attendre pour cela, l'étude expreſſe de ce que l'on appelle le *droit proprement dit ;* on peut les y préparer longtems auparavant qu'ils s'en occupent, excluſivement à tout autre choſe, & ſur-tout leur

prouver par des faits, & par des faits qui les touchent, combien il eſt néceſſaire d'être juſte, & blâmable de ne l'être pas.

Ce n'eſt point au ſurplus à moi de prononcer ſur la méthode que l'on pouroit prendre pour cet objet, & ſur les bornes qu'elle pouroit avoir, relativement à cette portion de l'Education ; nous avons (en ce genre) de bons Auteurs & de bons livres ; que dirois-je ſur ces excellens guides ?... Qu'il faut les ſuivre.



LETTRE

LETTRE LIII.

Du Partage & de la Diſtribution du tems, entre le travail, les repas & le repos.

1°. *Heures du travail.*

L'UN des plus grands avantages de l'Education publique des *Colleges* & des *Penſions* bien adminiſtrée, c'eſt d'accoutumer les jeunes gens à l'heureuſe uniformité d'une vie égale, réglée, ſuivie, qui ne ſe démente point, & qui, par le bon ordre que l'on y voit regner ſans altération & ſans contrainte, ſemble imiter l'admirable harmonie qui brille dans l'univers, au milieu du re-

tour alternatif & du mouvement continuel des élémens, des ſaiſons, des jours & des nuits.

La diſtribution la plus judicieuſe des heures du travail a dû ſe former ſur l'attention toute naturelle que l'on a faite, à ce que paroiſſoit indiquer le commencement de la journée, le milieu du jour & ſa fin, en entremêlant le tout des récréations néceſſaires pour faire ſupporter les occupations.

Le même ſpectacle de la Nature, & les mêmes vues de la raiſon, ne paroiſſent-ils pas indiquer le genre de travail qui peut plus particulierement convenir à chacune de ces heures deſtinées à l'application?

Ne ſeroit-il pas à propos, par exemple, de conſacrer aux études qui demandent du feu, de l'*imagination* & de l'activité, les premiers inſtans du jour, où l'éclat de l'aurore, où la nature renaiſſante & revivifiée par la fraîcheur de la nuit & par les douceurs du repos, répand dans les eſprits une chaleur nouvelle, capable d'en ranimer les productions?

Quand le *milieu du jour* s'approche, que l'imagination ſe calme ſans s'affaiſſer, & que les feux de l'eſprit ſe moderent ſans s'éteindre, tout annonce le regne du *jugement*, tout invite aux travaux que la raiſon ſeule doit gouverner.

Survient enfin, par degrés, mais toujours, ſans doute, trop rapidement à nos yeux, *le déclin du jour*, qui ſemble inviter à cultiver la *mémoire*, pour recueillir, dans le ſilence, les *idées*, les *maximes* & les *faits*, que les ombres même de la nuit contribuent ſi décidément à graver dans le dépôt général des connoiſſances néceſſaires à l'eſprit humain.

Ces images que je me ſuis formées de la diſtribution des momens conſacrés au travail, ſemblent juſtifiées par les opérations qui nous frappent le plus communément dans le cours ordinaire de la vie,

La *jeuneſſe*, qui en eſt l'*aurore*, invente, imagine, cherche à briller, & ſouvent y réuſſit.

L'*âge mûr*, comparable au *milieu du jour*, réflechit, raiſonne, compare, examine & décide.

La *vieilleſſe* enfin, ou tout au moins les années qui l'avoiſinent, image des approches de la nuit, aime à ſe rappeller des faits, ſe plaît à les raconter, pour les tranſmettre à ſes ſucceſſeurs; & par-là ſemble ſe dédommager ſur ce qu'elle reprend du *paſſé*, du *préſent* qui lui échappe, & de l'*avenir* dont elle ne jouira pas.

S'il arrivoit jamais au ſurplus (mon cher Comte) que ces rê-

veries que je vous confie, tombassent entre les mains des sages Instituteurs qui sont à la tête de l'Education, je desirerois ardemment qu'ils fussent bien persuadés que ces observations, & celles que je pourrai faire encore, sont de simples essais que j'ai soumis d'avance à leur jugement.



LETTRE LIV.

Suite de la diſtribution du Tems.

2°. *Heures des repas.*

LEs Loix les plus raiſonnables ne ſont pas à l'abri des objections : les plus ſages inſtitutions ont leurs inconvéniens. C'en eſt un, par exemple, pour les jeunes gens, tranſplantés momentanément, ou pour toujours dans le ſein de leurs familles, que la régularité même & l'uniformité de la vie qui leur eſt impoſée dans les *Colleges* & les *Penſions*.

Ce n'eſt pas que je penſe qu'il faille, dans les *maiſons d'Edu-*

cation, ſuivre l'uſage obſervé dans le *monde*, où les heures ſont preſque toutes interverties, dérangées, déplacées.

Mais j'aurois deſiré que, ſans ſans manquer au bon ordre, & ſans bleſſer les arrangemens *économiques* & *domeſtiques*, que l'on eſt obligé de prendre dans les maiſons étendues, & d'un détail conſidérable, on eût pu, relativement aux heures des repas, ſe rapprocher un peu plus de l'uſage le plus ordinaire, le plus général, de celui par conſéquent auquel il eſt eſſentiel de former les jeunes gens.

On entend ſouvent dire, à l'occaſion des repas, que dans telles ou telles maiſons d'inſtruc-

tion on eſt *bien ou mal nourri ;* ces éloges ou ces reproches auroient beſoin de quelque explication.

Les jeunes gens ou leurs familles parlent-ils d'un nourriture plus ou moins *ſaine*, ou plus ou moins bien *apprêtée ;* ou bien, ont-ils pour objet des alimens plus ou moins *recherchés* ; eſt-il queſtion, en un mot, de contenter leur *délicateſſe*, ou de pourvoir à la conſervation de leur *ſanté ?*

Sur ce dernier article, la plus légere négligence me paroîtroit inexcuſable ; avoir égard à l'autre, ce ſeroit ſouvent (indépendamment de la *dépenſe* déraiſon-

nable à demander) rendre aux Eleves un ſervice bien dangereux, que de les ſouffrir ſi délicats ſur un article qui, dans quelque ſituation qu'ils ſe trouvent, ne ſera pas toujours à leur portée, & moins encore à leur choix.

Tout ce qui peut, ſur cet article, dépendre d'une *adminiſtration* plus ou moins exacte & intelligente, ne ſauroit guere être excuſé; mais on ne peut raiſonnablement ſe rendre auſſi difficile ſur ce qui dépend *du prix* d'une penſion meſurée aux facultés du plus grand nombre : on ne doit point au ſurplus ſe diſſimuler que dans les maiſons d'inſ-

truction publique & générale, tout ce qui peut contribuer à la conſervation de ces pepinieres de Citoyens, ne mérite beaucoup d'attention, & je ſerois fort éloigné de croire cet objet au-deſſous du Gouvernement.

La *durée* des repas ſera ſans doute auſſi meſurée par la ſageſſe & la raiſon, de maniere à n'avoir ni l'inconvénient de trop de précipitation, ni l'abus oppoſé.

Je n'ai jamais goûté (mais après tout mon goût ne décide de rien), je n'ai jamais, dis-je, ſenti l'utitilité des *lectures* que l'on eſt dans l'uſage de faire *pendant les repas.*

Si elles ſont ſérieuſes, on ne les écoute pas ; la jeuneſſe eſt alors occupée d'un ſoin qui la flatte bien davantage.

Une lecture *agréable* pourroit exciter ſon attention ; mais elle troubleroit fort inutilement l'acte dont ils doivent être alors occupés.

Ne penſeriez-vous pas comme moi, mon cher Comte, que ces momens pourroient être plus utilement employés, de la part des Maîtres, à ſurveiller leurs Eleves ſur un nombre infini de *détails*, d'*attention*, de *prévenance* & de *propreté*, ſur leſquels je ne vois pas qu'il faille attendre que le monde les inſtruiſe par ſes railleries ou ſes mépris.

Je ne ſuis guere ſatisfait à cet égard de l'Education publique & générale ; je le ſuis davantage du ſoin que l'on y obſerve ordinairement de faire ſuccéder au *repas* un tems de *récréation* qui facilite la digeſtion, dont l'opération ſeroit infailliblement interceptée par un travail trop précipité.



LETTRE LV.

Suite de la diſtribution du Tems.

3°. *Des heures de repos.*

LE bon ordre exige que ſur cet article les regles ſoient uniformes, & les loix généralement obſervées ; les exceptions, les diſtinctions, les prédilections tireroient trop à conſéquence ſur ce point, comme ſur beaucoup d'autres. Il n'eſt pas ici queſtion d'imiter le pere du célebre *Montaigne*, qui ne ſouffroit point que pendant le cours de ſon Education, ſon fils fût éveillé autrement que par degré, par la nature elle-même, ou par le ſon agréable des inſtrumens.

Il eſt pourtant vrai (d'une vérité de raiſon & de fait) que le beſoin du *ſommeil* n'eſt pas le même pour tous les *tempéramens*, ni pour toutes les *profeſſions*. Que tel homme ne doit pas être cru *diligent*, parce qu'il dort moins qu'un autre, & que l'on ne ſauroit non plus accuſer quelqu'un de *pareſſe*, parce qu'il dort beaucoup. Cet article de l'Education peut donc, à certains égards, faire quelque peine aux gens ſenſés & judicieux; mais, comme je vous l'ai déja dit, mon cher Comte, c'eſt le ſort des plus utiles établiſſemens de n'être pas ſans abus, & d'avoir leurs inconvéniens; la ſageſſe

humaine doit ſe borner à ſe dérober aux plus conſidérables.

Je crois pouvoir placer à l'article du *repos* les *vacances* & les *congés* accordés pour en procurer, tant aux Eleves, qu'à ceux qui les inſtruiſent.

Mais ſi je puis encore oſer haſarder là-deſſus ce que je penſe, je trouve ces congés bien fréquens, bien multipliés, & quelquefois aſſez longs pour faire perdre le fruit des leçons les meilleures, & des plus ſages inſtructions; car en matiere d'Education, on eſt ſur le penchant d'une montagne eſcarpée; ne pas avancer, c'eſt ſe mettre dans la néceſſité de reculer.

Cet

Cet inconvénient eſt ſur-tout à craindre pendant les *vacances*, lorſqu'on les paſſe dans la maiſon paternelle ; on y prend rarement ce que l'uſage du monde a de bon ; mais on y perd au moins une partie de ce que le *College* avoit inſpiré d'utile & de raiſonnable ; & dans ce cas, recommencer c'eſt quelque choſe de pis que de ne pas avancer.

Je ſais que le délaſſement eſt néceſſaire aux *jeunes gens ;* & je ne ſuis pas non plus aſſez déraiſonnable, aſſez injuſte pour trouver mauvais, qu'au milieu de leurs pénibles fonctions, les *Maîtres* deſirent & prennent quelque tems de *repos*. L'*Education gra-*

tuite a pu même augmenter ce desir, & procurer cette *facilité*.

Mais on m'accordera, sans doute, qu'il seroit à souhaiter que ces différens intérêts pussent se concilier avec le progrès des études, dont le terme déja trop long, s'éloigne encore davantage par le grand nombre de fêtes & de congés, tant ordinaires, qu'extraordinaires, qui se sont si considérablement multipliés, qu'ils absorbent (à peu de choses près) la moitié des années, déja trop nombreuses, destinées *à cette portion de notre Education.*

Je dis cette *portion*, parce qu'il s'en faut de beaucoup en

effet qu'après avoir fait nos *études*, ou, ſi l'on veut, parcouru les *claſſes*, nous ayons reçu toutes les inſtructions néceſſaires, dans le monde, pour embraſſer & ſuivre avec ſuccès les différentes ſortes d'études auxquelles nous ſommes deſtinés.

Je deſirerois, en un mot, (& dans ceci, comme dans tout le reſte, il faut bien que vous me permettiez de répondre à ma penſée, ſans prétendre aſſurément y aſſujettir qui que ce ſoit) je deſirerois, dis-je, que les heures de repos admiſes dans l'Education, imitaſſent celui de la nature pendant l'*hyver*, ſaiſon

trifte & morte en apparence ; mais dont l'inaction même & la langueur apparente contribuent à la création, à la perfection, au dévéloppement des tréfors, que les faifons les plus riches & les plus brillantes prodiguent enfuite à l'univers.



LETTRE LVI.

Des Récompenſes & des Punitions.

IL eſt, ſans doute, à deſirer que les principes qui viennent d'être rappellés, & tous ceux que les lumieres naturelles, & l'expérience des Maîtres y peuvent ajouter, ſoient ſuivis, tant par ceux qui ſont enſeignés, que par ceux qui les enſeignent.

Mais s'il arrivoit (comme il eſt vraiſemblable que cela n'arrivera que trop ſouvent) que les Eleves ſe refuſaſſent aux inſtructions, qu'ils les négligeaſſent, ou même qu'ils s'y oppoſaſſent

trop ſenſiblement, il ne faut oublier aucun des moyens propres à les ramener à la raiſon, à la juſtice, à la vérité.

Mais ces moyens même ne doivent pas être indifféremment employés, ſi l'on veut qu'ils réuſſiſſent, & qu'ils n'indiſpoſent pas, au lieu de corriger.

Les Maîtres ne ſauroient donc obſerver avec trop de ſoin d'employer à propos, ſuivant les différentes circonſtances, & de faire ſuccéder, ſuivant l'exigence des cas & la gravité des fautes, les obſervations, les repréſentations, les reproches, les réprimandes, les punitions, les corrections & les châtimens.

Il eſt des fautes que l'on ne doit que *remarquer*, afin ſeulement de ſe mettre à portée d'en arrêter les progrès ; il ſeroit même quelquefois dangereux de les faire appercevoir à celui qui les fait. Cet article demande, de la part des Maîtres, beaucoup de ſagacité, de douceur & de circonſpection.

Il n'en faut pas moins dans les *repréſentations*, puiſqu'elles ſont un pas de plus dans l'Education, quand il s'agit de faire ſentir à l'Elève ce dont on s'eſt apperçu ; mais il eſt encore de la prudence du Maître de s'arrêter à ce moyen, quand il n'eſt queſtion que de fautes légeres par

elles-mêmes, ou qui n'ont pas été réitérées.

Les Maîtres peuvent & doivent aller jufqu'aux *reproches*, lorfque l'objet le mérite, foit par fon *effence*, foit par la *récidive.*

Aux reproches peuvent être fubftituées, ou fuccéder, fuivant les circonftances, les *réprimandes*, qui emportent toujours quelque chofe de plus ferme & de plus auftere dans la repréfentation.

Mais les réprimandes ne font, comme tout ce qui le précede, que des *avertiffemens*, plus ou moins graves, fur ce que l'on devroit faire, ou fur ce que l'on devroit

devroit éviter ; & les avertiſſemens devenant inſuffiſans, relativement à la nature des fautes, ou par rapport au caractere, il faut enfin ſe livrer (quoiqu'à regret, & toujours avec précaution) aux punitions, aux corrections, aux châtimens, ſuivant que les circonſtances peuvent l'exiger; mais je penſe que ce ne ſera jamais qu'en obſervant ces différentes gradations, que l'on poura ſe mettre en état d'en éviter les inconvéniens, & d'en recueillir les fruits.

L'un des premiers principes de cette matiere, eſt de ne point oublier que vous ne devez jamais punir quelqu'un pour l'affliger ;

ni le récompenser, dans le dessein de lui faire plaisir. Que dans le premier cas, ce n'est point ce jeune enfant, ce n'est point votre Eleve que vous poursuivez dans ses fautes ; ce sont les défauts que vous punissez en lui. Que dans la seconde hypothese, ce n'est point tel ou tel jeune homme que vous admirez, que vous louez, que vous récompensez dans telle ou telle bonne qualité ; mais les bonnes qualités que vous louez & récompensez dans sa personne.

Que, dans l'un & dans l'autre cas, les punitions & les récompenses ne sont autre chose que des avertissemens d'éviter une

choſe comme mauvaiſe & blâmable, ou d'en faire une autre, comme louable & bonne.

Que ces avertiſſemens ſont pour les Eleves, comme le ſceau, comme le cachet du Maître, qui doit ſervir à rendre reconnoiſſables à leurs yeux, les choſes qu'ils peuvent faire, & celles qu'ils doivent éviter.

Qu'il faut que ce cachet varie, en proportion de ce que les choſes ſont expreſſément ordonnées, ou ſimplement conſeillées; ſeulement tolérées, ou expreſſément permiſes ou défenfendues.

Que par conſéquent les Maî-

t'es ne fauroient appofer avec trop de prudence & de précaution le fceau des punitions, ou des récompenfes; qu'ils ne peuvent, fur-tout, trop foigneufement éviter de punir avec colere, ou de récompenfer avec prévention, pour ne pas charger le principe, de ce que leur conduite peut avoir de répréhenfible, & pour ne pas faire honneur aux Maîtres de ce que la maxime peut avoir de louable & de bon: la voix feule de la vérité doit fe faire entendre, & non celle de ceux qui la difent.

Comme les récompenfes ne s'accordent pas feulement parce que l'on a bien fait; mais parce

que l'on a fait au-delà de ce que l'on étoit obligé de faire ; & que les punitions ne s'infligent pas ſeulement parce que l'on a fait une faute, mais parce que cette faute eſt de nature à ne pouvoir être excuſée, il faut en conclure, que les *devoirs remplis* ne méritent pas d'être récompenſés avec diſtinction, ni les *fautes légeres*, ou les foibleſſes ordinaires de l'âge, d'être punies avec ſévérité, ſans quoi les récompenſes & les peines ne feroient plus des actes diſtinctifs de ce que l'on doit faire avec le plus d'empreſſement, ou de ce que l'on doit le plus ſoigneuſement éviter.

Il s'enſuivroit auſſi de cette mauvaiſe diſtribution des récompenſes & des peines, que l'on feroit paſſer pour un ſujet d'un mérite diſtingué, un jeune homme qui n'auroit que celui de n'avoir pas manqué ; & que l'on donneroit pour des fautes graves ce qui devroit obtenir toute ſorte d'indulgence & de commiſération. Ce ſeroit deux excès également dangereux. Par le premier, on étoufferoit l'émulation ; par le ſecond, on inſpireroit le déſeſpoir & le découragement. Il eſt d'ailleurs des défauts qu'il ne faut pas toujours vouloir détruire abſolument. Il vaut mieux tâcher

d'en tirer parti pour le bien. Telles branches échappent du treillage, & ſe refuſent à l'eſpalier, qui, priſes dans une direction différente, ſont aſſez flexibles pour ſe plier en berceaux.

LETTRE LVII.

Suites des Récompenses & des Punitions.

PERMETTEZ, mon cher Comte, qu'au risque de vous arrêter un peu trop long-tems sur le même objet, j'ajoute dans cette lettre quelques observations à celles que je viens de faire sur le talent difficile de punir & de récompenser.

Faut-il, en matiere d'Education, éloigner du vice, par la connoissance & l'amour de la vertu, ou conduire à la vertu par le spectacle & l'horreur du vice?

Comme nous naiſſons avec le germe des vices & les ſemences des vertus, il paroît d'abord aſſez indifférent quelle route on prenne pour arriver au but, le bonheur de l'humanité.

Mais comme les ſemences des vices ſont plus abondantes que celles des vertus ; qu'elles germent, qu'elles percent & qu'elles fructifient plus facilement ; que d'ailleurs les récompenſes de la vertu ſont moins fréquentes, & frappent moins que les inconvéniens du vice, je penſerois qu'il faudroit amener les jeunes gens, par des tableaux frappans des *vices*, des *défauts* & des *ridicules*, & des inconvéniens

qui y ſont attachés, à deſirer, à rechercher les qualités oppoſées; & je ne ſerois pas éloigné d'obſerver, autant qu'il ſeroit poſſible de le faire, de punir les vices par des *châtimens*; les défauts par des *privations*, les *ridicules* par eux-mêmes.



LETTRE LVIII.

Suite des Récompenſes & des Punitions.

SI les ſens ſe détachent à regret des choſes agréables, la raiſon s'éloigne avec peine des objets utiles; cet article me le paroît au point de m'arrêter encore un inſtant.

Après avoir donc examiné avec la plus ſérieuſe attention ce qui *moralement* ou *politiquement*, mérite d'être *puni* ou *récompenſé*, il n'eſt pas moins intéreſſant d'établir entre les punitions & les récompenſes, l'ordre qui ſe trouve entre les ac-

tions louables & les fautes, afin de ne point induire en erreur ſur le plus ou le moins de mérite des uns, & ſur le plus ou le moins de gravité des autres; mais pour en juger ſainement, je crois qu'il faut moins voir (tant par rapport au bien, que relativement au mal) l'action en elle-même, que les ſuites qui peuvent en réſulter.

Telle bonne action brillera peu dans ſon principe, qui peut être le germe des choſes les plus belles & les plus diſtinguées.

Telle faute paroît, dans ſon origine, excuſable & de peu d'importance, qui, dans ſes conſéquences, peut devenir un jour la

ſource des choſes les plus repréhenſibles.

Ce n'eſt donc pas l'endroit *d'où l'on part* qu'il faut conſidérer, c'eſt l'endroit *où l'on va;* ce n'eſt pas le *gland*, c'eſt le *chêne* qu'il faut enviſager : en voyant un ſi grand arbre, croiroit-on qu'il eût été produit par un fruit ſi petit! Que de motifs de précautions! Que de raiſons de bien choiſir, & d'appliquer ſagement les récompenſes & les punitions!

Elles ont pour objet d'exciter à faire une choſe, ou d'engager à l'éviter, de faire par conſéquent deſirer les récompenſes, & de faire craindre les peines.

De quelle importance n'eſt-il pas après cela de ne donner pour *récompenſe*, que les choſes auxquelles il faudra, toute ſa vie, attacher un certain prix, & de n'infliger pour *peine*, que celles pour leſquelles on a intérêt d'inſpirer, pour toujours, de la crainte & de l'éloignement !

Si vous propoſez, ſi vous promettez, ſi vous accordez pour récompenſes des objets qui ne flattent qu'une vanité mal entendue, vous ferez croire aux jeunes gens que ces choſes-là ſont dans le monde celles qui ont le plus de mérite, & qui donnent le plus de conſidération.

Si vous leur infligez pour pei-

nes des privations ou des occupations, qui ne ſont aux yeux de la ſageſſe & de la raiſon que des choſes deſirables, & faites pour être recherchées, vous leur rendrez odieuſes toutes celles dont il faudroit leur inſpirer le deſir & le goût.

On a grand ſoin, pour empêcher que l'on n'abuſe du plaiſir, de l'enchaîner par les loix de la raiſon.

Pourquoi ne cherche-t-on pas à rendre le travail agréable, en lui donnant la forme riante du plaiſir?

On impoſe le travail, on ordonne l'étude, comme des obligations à remplir : pourquoi ne

ne les conſeille-t-on pas comme un intérêt à faire valoir, comme un bien à conſerver? On en feroit par-là diſparoître l'amertume, & l'on en augmenteroit l'utilité.

L'homme eſt né *pareſſeux ;* le punir par le travail, c'eſt en augmenter le dégoût & l'averſion.

Mais il eſt auſſi né *vain :* peut-être, en attachant au travail de la gloire & de la conſidération, parviendroit-on à le lui faire aimer?

Enſeignons aux jeunes gens à s'occuper, non pour les punir, mais pour les récompenſer: qu'ils ſoient convaincus du prix des occupations, non-ſeulement par la

la raison de la maxime, également triviale & vraie ; que l'*oisiveté* est la mere de tous les vices ; mais aussi parce qu'elle ruine la fortune ; que dès lors elle nous humilie inévitablement, en nous mettant à la merci de *secours étrangers*, & qu'elle est la source de l'*ennui*, ce froid poison de l'ame ; qui nous rend à charge à nous-mêmes & aux autres.

Mais sur tous les différens objets que je viens de parcourir, il faut savoir attendre les effets d'une bonne Education : le *printems* fait éclore les fleurs ; l'*été* donne les fruits ; l'*automne* leur maturité : chaque chose à sa saison ; la

devancer, ce n'eſt pas en jouir, c'eſt en perdre les avantages.

L'*impatience* des Maîtres, &, ſi j'oſe le dire, *leur vanité* nuiſent conſidérablement aux progrès de l'Education la mieux conçue, la mieux établie, la plus ſuivie.... Le travail eſt long; les fruits ſont lents à ſe montrer; on veut jouir trop tôt; diſons mieux, on ſe dégoûte; on quitte, dans la crainte de ne jouir jamais.

Diſons plus encore; on voudroit jouir d'une façon brillante; & ſouvent le bon effet que l'on a produit, ſe réduit à l'avantage d'avoir empêché le mal, plutôt que d'avoir opéré le bien.

On voudroit que l'Eleve fît

honneur, & ſouvent tout le ſuccès ſe borne à ne pas le deshonorer; mais peut-être eſt-ce encore beaucoup, relativement à la corruption naturelle & trop commune des eſprits & des cœurs.

Que l'*Inſtituteur* ne croye donc pas être inutile à la ſociété, parce qu'il ne lui a pas été d'une utilité *apparente*, d'une utilité *active* : il peut la ſervir *paſſivement*, en empêchant la mal que l'on pouvoit appréhender. Le Jardinier habile ne montre pas moins de talent & de ſoin à nettoyer l'arbre d'inſectes rongeurs & venimeux, qu'à profiter d'un naturel heureux & fécond pour nous étaler de beaux fruits.

LETTRE LIX.

Suite des Récompenses.

Des Récréations & des Jeux.

Comme les jeux & les divertiſſemens ſont une des récompenſes les plus agréables aux jeunes gens, & l'une des choſes dont la privation fait ſur eux le plus d'impreſſion, c'eſt ici, mon cher Comte, que j'ai dû placer ce que j'avois à vous dire ſur les *récréations*. Souvenez-vous toujours ſur cet objet, comme ſur tous les autres, que vous m'avez permis de haſarder ce que je penſe, que je n'ai ni l'idée de réformer

les anciens usages, ni l'ambition d'en introduire de nouveaux.

Prouver la *nécessité* des délassemens, en prescrire les *heures*, en indiquer le *genre*, en diriger la *forme*, en déterminer la *durée*, ce sont à-peu-près, je crois, tous les objets qui se présentent à traiter lorsque l'on parle de cette partie de l'Education & des principes dont elle est susceptible.

Les délassemens sont aussi nécessaires aux exercices de l'esprit, que le repos l'est aux fatigues du corps. Le mot de *récréation*, qui me paroît d'une grande justesse & d'un grand sens, annonce que le plaisir est pour l'homme une

ſorte de *création nouvelle*, qui ranime ſes facultés, fait revivre ſes forces, & lui procure une nouvelle exiſtence. Si vous voulez jouir dans vos jardins du ſpectacle des jets-d'eau, des caſcades & des gerbes, attendez que la nature ou l'art qui ſait la remplacer, renouvelle dans les réſervoirs les eaux qui ſe ſont écoulées. La nuit qui ſuccede aux plus beaux jours; l'hyver qui ſuit le tems des plus riches moiſſons, annoncent la néceſſité de l'action & du repos; mais ce repos alternatif, qui paroît dans la nature une ſorte de mort, eſt préciſément ce qui lui donne une nouvelle vie; c'eſt par cette

admirable variété que s'entretient ſans ceſſe dans l'univers l'harmonie générale qui le fait ſubſiſter.

Le délaſſement eſt donc pour les jeunes gens d'une abſolue néceſſité ; mais il a ſes conditions & ſes loix : il ne doit pas ſuppléer au travail ; il doit en être le prix. C'eſt la récompenſe de celui que l'on a déja fait ; c'eſt l'invitation à celui que l'on doit faire encore ; & comme il eſt juſte qu'il ſuccede à l'un, il eſt raiſonnable que l'autre le ſuive.

Celui qui n'a point travaillé, ne doit donc pas être admis aux amuſemens, puiſqu'il n'a pas beſoin de réparer des forces qu'il n'a point uſées.

Le même principe n'indique-t-il pas les *heures* que l'on peut consacrer aux récréations ? Celles du matin, par exemple, sont-elles bien nécessaires après le repos que l'on a goûté pendant la nuit ? La distribution des amusemens, dans les différens tems de la journée, ne doit-elle pas se régler sur le besoin plus ou moins grand que l'on peut en avoir, après des travaux plus ou moins grands, & plus ou moins multipliés ? Ne doit-on pas aussi consulter l'agrément & l'intérêt des Maîtres, les fonctions de ceux qui enseignent, étant, lorsqu'elles sont bien remplies, aussi pénibles, pour le moins, que celles

des

des jeunes gens qu'ils inſtruiſent & qu'ils ont à gouverner.

Il faut qu'ils le ſoient dans les amuſemens même qu'on leur permet ; & cependant les Maîtres même ont beſoin de ſe délaſſer. Ces différens objets ne peuvent ſe concilier qu'en partageant les fonctions de l'Education, comme on en partage les momens.

Quant au choix des amuſemens, eſt-il facile, eſt-il même juſte d'en preſcrire le genre ; & ne faut-il pas laiſſer quelque choſe au goût des Eleves, dans l'acte de la vie qui paroît ne pouvoir guere ſubſiſter ſans la liberté? Je croirois par cette raiſon, que

ſur cet article le rôle du Maître devroit être *paſſif* & non *actif ;* qu'il pouroit défendre beaucoup de choſe, mais rarement en commander ; & qu'en cela l'Education conſiſte moins à preſcrire des regles, qu'à ſavoir ce que l'*honnêteté* doit interdire comme indécent, & la *prudence* empêcher comme dangereux. On peut, ſuivant les circonſtances, avoir des raiſons également bonnes, également ſages de permettre ou de défendre les exercices du corps, ou les jeux de l'eſprit. C'eſt ſur quoi la ſageſſe n'auroit garde de donner des principes trop généraux, & moins encore de les propoſer comme applica-

bles à tous les ſujets, & dans tous les tems. S'il m'étoit néanmoins permis de dire là-deſſus mon opinion, je penſerois qu'en général les *exercices du corps* ſeroient préférables à ceux de l'eſprit, dont les études occupent aſſez les facultés ; & parmi ces exercices, je placerois ceux qui conſiſtent dans la *force*, avant ceux qui font briller l'*adreſſe*, & ceux-ci ſeroient, à leur tour, préférés à ceux qui n'ont pour objet que la *grace ;* & je n'aurois, pour régler ainſi les rangs, d'autre principe, que ceux déja ſouvent préſentés dans cet eſſai, de meſurer les inſtructions aux différens degrés de néceſſité,

d'importance & d'utilité de chaque objet.

Peut-être aussi que par la raison du besoin plus ou moins grand de réparer les facultés, les exercices du corps conviendroient mieux à celui dont l'esprit opere plus difficilement, & que ceux de l'esprit seroient plus convenables à celui dont l'intelligence fatigue le moins.

Mais dans les uns & dans les autres, il faut, relativement à la *forme* des amusemens, & par rapport à la maniere de les prendre, laisser à la jeunesse une liberté qui laisse jouir du plaisir, sans en abuser; la *contrainte* en ôteroit la fleur; la *licence* en altéreroit la pureté.

Il ne faut pas eſpérer, il ne faut pas même deſirer que les jeunes gens puiſſent, comme les ſages, dont le nombre eſt ſi borné, ne prendre pour amuſement que le changement d'occupations : j'augurerois mal d'un enfant qui ne ſe livreroit pas aux jeux de ſon âge avec toute la vivacité qui lui eſt naturelle. Cette modération déplacée ne tarderoit peut-être pas à devenir un vice, ou, tout au moins, ſeroit-elle un défaut dans un âge plus avancé.

Lorſque j'ai dit qu'il faudroit profiter des jeux mêmes pour inſtruire, je n'ai point entendu qu'il fallût pour cela ôter aux

récréations certain désordre qui doit en constituer en partie l'essence & l'agrément. Quand il sera question d'instruire *par des jeux*, & d'en faire une partie de l'institution, ce sera dans la classe des études qu'il faudra placer cette maniere d'enseigner, & non dans celle des amusemens; mais dans les jeux proprement dit, ce ne doit être qu'avec beaucoup de gaieté, d'adresse & de légéreté, que les Maîtres doivent introduire quelques mots d'instruction; & ce n'est qu'en courant, &, s'il est possible, sans que les jeunes gens s'en apperçoivent, qu'ils doivent jetter dans les liqueurs qu'ils boivent

à longs traits un grain du ſel qui peut en corriger les effets, ou les rendre ſalutaires.

Je ſerois plus difficile ſur la *durée* des récréations, que je ſuppoſe toujours proportionnée à celle des travaux que l'on auroit faits : enſorte que celle du ſoir fût plus longue, comme ſe trouvant placée à la fin d'une journée cenſée bien remplie de ſoins appliquans, qui ſe ſont ſuccédés avec aſſez peu d'interruption.

Si la vie n'étoit qu'un amuſement, le plaiſir ceſſeroit d'être; le travail ſeul le fait valoir; tous les deux ont leur terme. Ne jamais s'amuſer, eſt-ce vivre? toujours jouer, eſt-ce avoir vécu?

C'eſt du mêlange heureux de l'un & de l'autre que naît la perfection & le bon uſage de tous les deux. Le travail perpétuel ne ſauroit être un jeu; mais le jeu continuel devient un travail que l'humeur obſcurcit, que l'intérêt deshonore, & qu'il fait ſouvent dégénérer en querelles dangereuſes.

Je deſirerois donc que mon Eleve courût avec joie à la récréation, & qu'il ſçût la quitter ſans regret.



LETTRE LX.

Sur les Voyages.

JE ne vous parlerai point ici de ceux que le *deſir de voyager*, ou, ſi l'on veut, le *génie des voyages*, inſpire, anime, entraîne dès leur plus tendre jeuneſſe, & qui, pour le contenter, bravent les dangers, les fatigues, les privations, la captivité, la mort même. Les hommes ſinguliers en tout genre ſont, pour ainſi dire, au-deſſus des regles, & ſouvent, en effet, leurs inſpirations les conduiſent mieux que nos inſtructions.

Je n'aurai pas non plus en vue

dans mes obſervations, ces parens qui, *par air*, ou *par uſage*, envoient (à grands frais) leurs enfans montrer aux étrangers nos ridicules, ou prendre les leurs.

Je ne veux, mon cher Comte, vous entretenir un inſtant des *voyages*, que relativement aux jeunes gens à qui leurs familles veulent procurer, comme une ſorte de complément d'*Education*, l'avantage d'aller prendre, hors de leur patrie, des connoiſſances qu'ils n'y trouveroient pas.

Comme on a beaucoup écrit ſur cette matiere, je ne vous préſenterai, peut-être ſans m'en

appercevoir, qu'un réſumé de ce que j'aurai lu, & je ne m'en excuſerai point auprès de vous: je n'ai beſoin d'indulgence que pour ce que je produis de mon propre fonds.

Il me ſemble que, par rapport aux *voyages*, tous les principes peuvent ſe réduire à ce qui les *précede*, à ce qui les *accompagne*, à ce qui les *ſuit*, c'eſt-à-dire, aux regles de conduite néceſſaires avant de voyager, pendant que l'on voyage, lorſque l'on eſt de retour.

Et premierement pour ce qui doit précéder les voyages, je deſirerois que l'on commençât par s'aſſurer ſi l'on a les *forces*, les

facultés, les *connoiſſances* néceſ-ſaires pour les entreprendre.

1°. Les forces *phyſiques*; un *tempérament* foible, une *ſanté* délicate, étant les choſes les plus contraires au ſuccès que l'on doit ſe propoſer en voyageant.

2°. Aux forces *phyſiques* (ſans leſquelles il ſeroit inutile & dangereux de ſe mettre en route), il faut en joindre de *morales*, c'eſt-à-dire, le *courage* de l'eſprit & celui du cœur, au défaut deſquels on ſeroit bientôt arrêté dans ſa courſe; & la *prudence* ſans laquelle on n'auroit du courage que pour ſe compromettre, & des forces que pour en abuſer.

Quant aux *facultés pécuniai-*

res, on ſent combien il eſt néceſſaire d'avoir, ſi ce n'eſt de l'*opulence*, au moins une *aiſance* bien établie, pour être en état de pourvoir, tant aux frais ordinaires & prévus, qu'aux dépenſes accidentelles, qu'il eſt impoſſible de prévoir & de calcules. Les avantages de la *fortune* ont d'ailleurs, dans les voyages, celui de procurer des *agrémens*, & de faciliter le *nombre* & la *certitude* des acquiſitions que l'on s'eſt propoſé de raſſembler.

Mais en vain auroit-on pourvu à tout ce que je viens d'obſerver, ſi l'on ne s'étoit point muni des *connoiſſances* & des talens préliminaires dont on a tant d'occa-

sions de faire usage en voyageant.

Connoissance de l'*Histoire* & de la *Géographie*, générale pour toutes les nations, plus particuliere pour celles chez qui l'on a dessein de voyager.

De l'Histoire, pour éviter les *méprises*, & pour faciliter les *découvertes*.

De la Géographie, pour avoir un *itinéraire* anticipé des lieux que l'on se propose de parcourir, & l'on ne sauroit croire combien cette connoissance peut contribuer à rendre les routes plus *courtes*, moins *dispendieuses* & plus *agréables*.

C'est aussi dans ces circonstances que se représente, d'une

maniere bien avantageuſe, la connoiſſance des *langues*, qui naturaliſe les voyageurs par-tout où les portent leurs *affaires*, ou leur *curioſité*.

Je ſuppoſe auſſi qu'à ces connoiſſances, on a joint l'exercice des *armes*, renfermé (autant qu'il eſt poſſible) dans la néceſſité de ſe défendre, & celui du *cheval*, non encore corrompu par l'uſage trop fréquent & trop léger des *voitures*, qui, depuis quelques années, doivent faire un tort conſidérable à l'art noble & célebre de l'*Equitation*.

Je ne voudrois pas, pour cela, blâmer, & moins encore faire perdre le talent, quelquefois bien

utile, de ſavoir ſuppléer ſoi-même aux *conducteurs* qui peuvent manquer tout-à-coup, & l'habitude encore plus néceſſaire de ſe contenter de toutes les *voitures* par *terre* & par *eau*, plus ou moins *commodes*, plus ou moins *dangereuſes*, & dans chacune, de toutes les *places*, quelles qu'elles puiſſent être. L'habitude contraire, qui n'eſt en apparence qu'un inconvénient très-léger, a néanmoins celui de ſe répéter ſouvent, & de ſe faire quelquefois ſentir avec beaucoup de vivacité.

L'*Art de nager* me paroîtroit d'une grande utilité, employé, comme les *armes*, pour échap-

per au danger, quelquefois même pour en préſerver d'autres; mais jamais pour s'y livrer en pure perte, par une bravade ridicule, ou par une mauvaiſe plaiſanterie.

Mais ce que je placerois volontiers avant tout le reſte, ce ſeroit une connoiſſance aſſez raiſonnée des *mœurs* & du *caractere* des *nations* chez qui l'on a deſſein de voyager, pour n'y paroître pas (en arrivant) entiérement *neuf* & *déplacé*.

Arrivé chez les peuples que l'on a deſiré voir de plus près, il faut les examiner en *Philoſophe* éclairé, en curieux *amateur*, en zélé *Citoyen*, & même en

homme d'Etat, ſelon les places auxquelles on peut être appellé par ſa *naiſſance*, par ſon *rang*, & par ſes *talens*.

Le Philoſophe met à profit pour les progrès de la vérité, pour ſon inſtruction, pour le bien de l'*humanité*, le ſpectacle varié dans la *forme*, toujours reſſemblant par rapport au *fond* des caractères, des uſages & des mœurs. Il en conclut que dans tous les lieux, comme dans tous les tems, la *maſſe* générale des *vertus* & des *vices* a toujours été la même, quoique les *modifications* ſoient différentes; il en tire l'obligation de ſe conformer aux *loix*, aux *uſages*, aux *mœurs*.

de ſon pays, puiſque c'eſt un acte de convention auquel il ne ſauroit manquer; & le devoir auſſi juſte, auſſi raiſonnable de ne pas ceſſer de regarder les autres peuples comme ſes freres, parce qu'ils s'écartent des formes qu'il doit ſuivre. Il voit, en un mot, que la *ſingularité* n'eſt point une qualité *abſolue*, mais ſimplement *relative*; & qu'il n'y a de vraiment *ſingulier*, que celui qui, dans la *nation*, dans la *ſociété*, dans la *profeſſion*, dans la *famille*, dont il fait partie, affecte de ne rien faire comme les autres, & conſéquemment s'expoſe à déplaire à tout le monde.

Tandis qu'en *Philoſophe*, en

ſage, le voyageur contemple dans les *hommes* le ſpectacle intéreſſant de l'humanité, celui des productions de la nature & des arts occupe l'*amateur* intelligent. L'hiſtoire naturelle attire ſes regards dans les animaux, dans les végetaux, & dans les minéraux, & partagent ſon attention avec les célebres monumens de *l'Architecture*, décorés par la *Sculpture*, & que les miracles de la *Peinture* ont encore embellis: il y découvre quelque choſe de mieux encore; les progrès de l'*induſtrie*, les reſſources de l'*imagination*, les efforts de l'*eſprit humain*; & ſur tout cela, l'influence admirable des cauſes

phyſiques & *morales*, *civiles* & *politiques*, qui font naître ou languir, proſpérer ou tomber, périr ou revivre les choſes même qu'elles paroiſſent le moins gouverner.

Tous ces objets d'attention ne tardent pas à faire voir au voyageur *citoyen*, tout le parti qu'il peut en tirer pour faire valoir les richeſſes de ſa patrie, & pour l'enrichir de ce qui lui manque. L'*homme d'Etat* ſaiſit les mêmes vues, les développe, les étend encore davantage en faveur de ſa nation, perfectionne l'*agriculture*, encourage l'*induſtrie*, enrichit le *commerce* de ſa nation. C'étoit ainſi que le grand

COLBERT, c'est ainsi que ses imitateurs, après avoir su partager avec les autres peuples, leurs connoissances & leurs talens, les ont rendus tributaires des trésors même qu'ils leur ont enlevés.

De *retour dans sa patrie*, le voyageur oublie les soins qu'il a pris, les lumieres qu'il en a recueillies, pour se croire à côté de ceux qui n'ont point les mêmes avantages. Il les fait valoir pour les autres, & non pour soi. Instructif quand on l'interroge, il ne cherche point à se faire interroger. *Exact* dans ses récits, *vrai* dans ses principes, *modeste* dans ses conséquences :

ce ne ſont point les *diſcours* qui inſtruiſent dans ſa bouche, ce ſont les *faits*. Ses lumieres décelent l'intelligence avec laquelle il a voyagé ; ſa modeſtie feroit croire qu'il ne ſeroit jamais ſorti de chez lui. Il n'a remarqué les *ridicules* des étrangers, que pour ſe corriger de ceux même qu'il pouvoit avoir à ſe reprocher, & n'a vu leurs *vertus*, que pour les joindre à celles qu'il avoit déja puiſées dans une bonne Education.

S'il arrivoit, ce que je crois ne devoir ni deſirer, ni craindre, que ce tableau des voyages, que j'ai cru pouvoir eſquiſſer pour vous, mon cher

Comte, vînt à tomber en d'autres mains que les vôtres, & que ce fût dans celles des Citoyens, dont les facultés ne permettent pas qu'ils procurent à leurs enfans cette derniere branche de l'Education, ils pouroient, en quelque ſorte, les en dédommager, par la lecture des voyageurs, dont le ſavoir & la bonne foi ſont les plus accrédités, tels que *Chardin*, *Tavernier*, *Tournefort*, &c. & par l'*hiſtoire générale des voyages*, dont il ſeroit à ſouhaiter qu'un bon extrait mît nos jeunes gens à portée d'en profiter : on en trouvera l'équivalent dans *l'hiſtoire* moderne des *Chinois*, des *Perſans*, des *Japonnois*,

Japonnois, composée dans le même goût que *l'hiſtoire ancienne* de M. *Roſlin*, & vraiſemblablement dans les mêmes vues.

Et ne croyez pas (mon cher Comte), que cette idée ſoit de moi ſeul, foible moyen de l'accréditer : j'ai plus d'un garant reſpectable de l'utilité dont elle pouroit être pour l'*EDUCATION* : je n'en citerai qu'un ; mais ſon nom ſeul fait l'éloge des conſeils qu'il a donnés, *feu M.* D'*AGUESSEAU*, Chancelier de France. On peut en voir la preuve dans le précieux recueil de ſes ouvrages, & ſingulierement dans l'inſtruction qu'il a donnée à Meſſieurs ſes fils.

Je ne m'excuserai point avec vous de m'être un peu trop arrêté sur cet objet; la matiere est par elle-même agréable, utile, intéressante, & je trouverai peut-être ma justification dans l'attrait même qui m'a séduit.

Que de choses (mon cher Comte) n'aurois-je pas encore à vous dire sur la matiere inépuisable de l'Education, si je voulois parler de *celle des Grands* & de *celle d'un sexe*, aux soins de qui on confie les premieres années du nôtre!... Quoique la plûpart des principes que je viens de vous exposer soient applicables à tous ceux qui peuvent être les objets de nos soins, je dois

néanmoins convenir que leurs *deſtinations* & leurs *obligations* n'étant pas exactement les mêmes, il y a néceſſairement quelques *inſtructions* qui leur ſont particulieres.

Ces deux ſortes d'Educations pouroient donc être (avec raiſon) la matiere de beaucoup d'autres réflexions ; & vous concevrez aiſément qu'il n'eſt guere poſſible, qu'ayant depuis long-tems réfléchi ſur tout le reſte, aſſez pour vous ennuyer de tout ce que je viens d'écrire, je n'aye fait auſſi quelques obſervations ſur ce qui intéreſſe plus particulierement l'autre *ſexe* & les *Grands*. Mais je vous avouerai

qu'indépendamment du peu de mérite qu'elles pouroient avoir par elles-mêmes, je n'ai ni le loisir, ni le courage de les mettre en ordre, de les écrire & de vous les envoyer; & peut-être ai-je déja beaucoup trop écrit.... Adieu, mon cher Comte, je vous embrasse aussi sincérement que je vous suis attaché.

Quand l'*Art* seconde la *Nature*,
Que peut-on desirer pour rendre l'homme heureux ?
Un *esprit droit*, une *ame pure*,
Dans un *corps sain* & vigoureux.

Cor purum, mens sana, in corpore sano.

Fin du second & dernier Volume.

De l'Imprim. de L. Cellot, rue Dauphine.

TABLE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

Fin des Tables.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Lettres sur l'Education*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris ce 28 Août 1762. PICQUET.

Ce Privilege se trouve au Dictionnaire portatif d'Histoire Naturelle.

Suite du Catalogue des Livres qui se trouvent en nombre chez le même Libraire.

ABregé de l'Hist. d'Angleterre, trad. de Salmon, 2 vol. *in*-8°. 9 l.
—De l'Hist. de France par Mezerai, 14 vol. *in*-12. 35 l.
Amours d'Abrocome & d'Anthia, trad. du grec, *in*-8°. *fig.* 3 l.
—De Catulle & de Tibulle, par de la Chapelle, 5 v. *in*-12. *fig.* 12 l.
Année chrétienne, par M. le Tourneux, 13 vol *in*-12. 45 l.
—La même, 6 vol. *in*-12. 15 l.
Art de se connoître soi-même, par Abbadie, *in*-12. 2 l.
Chef-d'œuvre d'un Inconnu, du Docteur Matanasius, 2 v. *in*-12. 4 l. 10 s.
Commentaires de Blaise de Montluc, 4 vol *in*-12. 10 l.
Consolations contre les frayeurs de la mort, par Drelincour, 2 vol *in*-12. 5 l.

Conférence de l'Ordonnance de la Marine, *in*-12. 4 l.

Conte (le) du Tonneau, traduit de l'Anglois, 3 v. *in*-12. *fig.* 7 l. 10 f.

Conte des Fées, pat Madame Daulnoy, 8 vol. *in* 12. en 4, 10 l.

Consolations chrétiennes, par le Pere Mallebranche, *in*-12. 2 l.

Coutume de Paris, par de Ferriere, 2 vol *in*-12. 5 l.

Critique du fiecle, ou Lettres fur divers fujets, par le Marquis d'Argens, 2 vol. *in*-12. 4 l. 10 f.

Délices (les) de la France, 3 vol, *in*-12. *fig.* 9 l.

Devoirs de l'Homme & du Citoyen, 2 vol. in-12. 5 l.

Dictionnaire du Tems, pour l'intelligence des nouvelles de la guerre, *in*-8°. 4 l. 10 f.

—François & Latin, par le Pere Joubert, *in*-4°. 14 l.

—Le même, par le Pere Lebrun, *in*-4°. 14 l.

—Géographique portatif, par Vofgien, *in*-8°. 4 l. 10 f.

Dictionnaire historique portatif, par M. l'Abbé Ladvocat, 2 vol. *in* 8°. 10 l. 10 f.

Dictionnaire historique & critique de Bayle, 5 vol. *in-fol.* 100 l.

—Poétique portatif, pour l'intelligence de la Fable, *in*-8°. 4 l. 10 f.

—Portatif de Peinture, Sculpture & Gravure, par D. Pernety, *in*-8°. *fig.* 5 l.

—Mytho-hermétique, par D. Pernety, *in*-8°. 4 l. 10 f.

—Raisonné & universel de tous les animaux, 4 vol. *in*-4°. 72 l.

—Portatif d'histoire naturelle, 2 vol. *in*-8°. 1762, 8 l.

Education des enfans, trad. de Locke, 2 vol. *in*-12. 4 l.

Espion dans les Cours des Princes, 9 vol. *in*-12 20 l.

Esprit des Beaux-Arts, par M. Esteve, 2 vol. *in*-12.. 4 l.

Essai sur l'entendement humain, traduit de Locke, 4 vol. *in*-12. 10 l.

Fables de la Fontaine, *in*-12. 2 l. 10 f.

—Les mêmes *avec fig.* 2 v. *in*-12. 7 l.

—Egyptiennes & Grecques, par D. Pernety, 2 vol. *in*-8°. 9 l.

Faramond, *Roman*, 4 v. *in*-12. 10 l.

Flora Gallo-Provincialis, Autore Gerard, *in*-8°. *fig.* 9 l.

Grammaire générale & raiſonnée, par M. Duclos, *in*-12. 3 l.

Hiſtoire de Gilblas de Santillane, 5 vol. *in*-12. *fig.* 10 l.

—De la conquête du Mexique, 2 v. *in*-12. *fig.* 5 l.

—De la conquête du Perou, 2 vol. *in*-12. *fig.* 5 l.

—De l'Empereur Jovien, par M. de la Bletterie, 2 vol. *in*-12. 5 l.

—Des Chevaliers de Malte, par l'Abbé de Vertot, 7 v. *in*-12. 17 l. 10 ſ.

—Des Révolutions d'Angleterre, par le Pere d'Orleans, 4 vol. *in*-12. *fig.* 10 l.

—Du Conc. de Trente, avec les notes de la Courrayer, 3 vol. *in*-4°. 30 l.

—Poétique, par le Pere Gautruche, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

—De Louis XI. par M. Duclos, 3 v. *in*-12. 7 l. 10 ſ.

Histoire des Juifs, par Prideaux, 7 vol. *in*-12. 18 l.

Institution au Droit françois, par Argou, 2 vol. *in*-12. 1762. 6 l.

Introduction à la pratique, par de Ferriere, 2 vol. *in*-12. 8 l.

Lettres de la Marquise de Sevigné, 8 vol. *in*-12. 20 l.

Manuel lexique, 2 vol. *in*-8°. 9 l.

Mémoires de Sully, 8 v. *in*-12. 20 l.

—De Duguay Trouin, *in*-12. *fig.* 3 l.

—Du Maréchal de Tourville, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 f.

—Du Maréchal de Villars, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 f.

Novitius seu Dictionarium Lat. Gallicum, Autore Magnès, 2 v. *in*-4°. 18 l.

Œuvres de Pierre & de Thomas Corneille, 19 vol. *in*-12. 40 l.

—D'Horace, lat. & franç. par le P. Sanadon, 8 vol. *in*-12. 20 l.

—De Moliere, 8 v. *in*-12. *fig.* 16 l.

Fin.

